

Zur  
Gräfl.vom Hagen'schen

Majorats - Bibliothek



MÖCKERN

gehörig.

N<sup>o</sup> 599

*J.*

*00 k*



TROIS SEULES

LABOURS

DE LA PAYSANterie

PAR M. DE LAUNAY





LES  
TROIS SŒURS,  
ET  
LA FOLIE  
GUÉRIE PAR L'AMOUR.

---

TOME SECOND.

---



---

*Livres qui se trouvent à la même  
adresse de ce nouveau Roman.*

- Les victimes de l'amour et de l'incons-  
tance , 2 vol. in-18 , jolies fig. 8l.  
Nouveau théâtre sentimental, 1 vol.  
in-8°. 8l.  
Les Roses de l'éducation , ou variétés  
amusantes, 1 vol. in-8°. 8l.  
Traité d'agriculture , d'après les nou-  
velles expériences d'un chassis physique  
2 planches , 1 vol. in-4°. 18l.  
Tableau philos. de Voltaire, 8°. 10l.  
Vues pittoresq. de Montmorency et de  
ses environs , in-8° , 16 fig. 15l.  
Les Sens , poëme en 5 part. fig. 10 l.

---

Tous livres seront envoyés au prix  
fixé sur les Journaux, par la poste franc  
de port, en ajoutant 10 sous par volume  
in-18 , 1 livre par in-12 , 1 livre 10 sous  
par in-8°; et 2 l. 10 s. par in-4°, & par  
la diligence , quand le poids passera 25  
livres.





C'est mon cœur, belle Fanny,  
qui est le plus malade.



LES  
TROIS SŒURS  
ET  
LA FOLIE  
GUÉRIE PAR L'AMOUR,  
OU  
LES HEUREUX EFFETS  
DE  
L'AMOUR FILIAL.

---

*Il n'est point d'asyle  
pour le crime.*

---

Par Mme. BOURNÓN-MALARME.

---

T O M E S E C O N D .

A P A R I S ;  
Chez LAURENS jeune, Libraire &  
Imprimeur, rue St.-Jacques, N<sup>o</sup>. 32,  
vis-à-vis celle des Mathurins.

---

1796.



BUCHSTABEN

u.



L 43



---

LES  
TROIS SOEURS,  
OU  
LA FOLIE  
GUÉRIE PAR L'AMOUR.

---

LETTRE XXXII.

*De Miss Fanny Bromley à la right  
honorable Lady Creven.*

FRANCE.

*De Plaesant-Sight.*

**M**ISTRESS WORTH est partie, ma  
chère *Louisa*, et monsieur *Williamson*  
nous a aussi quitté; il est incroyable

*Tome II.*

A



combien leur absence nous a rendus tristes , *miss Fitz-Maurice* et moi ; tout ce que nous avions coutume de faire journellement nous est devenu insipide ; nos concerts , par exemple , qui terminoient si agréablement nos soirées sont absolument interrompus ; le moyen de faire de la musique à deux ? Monsieur *Williamson* jouoit alternativement de la flûte et du violon ; *mistress Worth* chantoit ; le piano seul est d'une monotonie assommante ; aussi n'ai-je pas touché une note depuis que nous sommes seules. *Lucy* quelquefois répète un air de la composition d'*Andrew* : c'est le seul morceau qui n'ait pas besoin d'accompagnement , pour être entendu avec plaisir. *Miss Kellermann* a passé la journée de jeudi , à *Plaesant-Sight* ; son père est allé à *Dublin* pour quelques jours , et sa sœur *Eléonor* est un peu inc om modée

sans-doute que ces évènements affectent sa sensibilité , car elle ne m'a jamais paru si triste , et comme nous ne sommes pas fort gaies , le trio n'a rien eu de bien agréable. La soirée étant belle , nous nous proposâmes de reconduire *miss Kellermann* qui étoit venue à pied. Nous étions à peine à un quart de mille , lorsque nous rencontrâmes un cavalier monté sur un superbe cheval blanc , et suivi d'un valet à grande livrée ; il nous salua avec beaucoup de grâce , et continua son chemin , qui sembloit le conduire du côté de *Jalwood* : nous n'en étions pas nous-mêmes fort éloignées , lorsque nous apperçûmes le beau cheval blanc galoper de toutes ses forces à travers champ sans son cavalier. -- O mon dieu ! s'écria *Lucy* : il est arrivé quelque accident au maître de cet animal. --- Volons à son secours , avons-nous

dit , et nous courûmes au hazard. Le cheval du valet , que nous vîmes broutant des feuilles d'arbres , guida nos pas , et bientôt nous trouvâmes le jeune homme étendu par terre , sans donner le plus léger signe de vie ; son domestique étoit allé chercher de l'eau à deux pas ; il en rapporta dans son chapeau , nous en jettâmes au visage de l'inconnu. J'avois heureusement dans ma poche un flacon de *Startshorn*, ( corne de cerf ) on lui en frotta les tempes ; il resta près d'une demi-heure dans un état semblable à la mort : à la fin pourtant il ouvrit les yeux , et recueillit toutes ses forces pour nous faire des excuses , et nous remercier de la peine que nous avions prise ; il nous dit que son cheval pour la première fois , depuis qu'il l'avoit , s'étoit effrayé : et que voulant le corriger , il s'étoit cabré avec tant de violence ,



qu'il avoit été jetté rudement à dix pas de l'animal. Nous jugeâmes que son bras gauche s'étoit cassé dans la chute : car il en souffroit prodigieusement. Comme nous n'étions qu'à deux portées de fusil de *Salwood*, *miss Kellermann* y fut sur le champ pour faire apporter les moyens d'y transporter le blessé. Bientôt après, elle revint avec deux hommes, qui avoient arrangé une espèce de litière avec un matelas dessus. Le jeune homme fut porté au château : ses plaintes nous fendoient le cœur : nous le suivions dans le plus grand silence. Arrivé à *Salwood*, il fut mis dans un lit que *miss Kellermann* avoit fait préparer : elle avoit aussi ordonné qu'on allât chercher un chirurgien au plus prochain bourg. Lorsqu'il arriva, l'inconnu étoit retombé dans un profond évanouissement : il en profita pour

remettre le bras qui étoit cassé dans deux endroits. Après l'opération, il reprit connoissance : le chirurgien ordonna qu'il restât bien tranquille, assurant qu'il n'y avoit aucun danger pour sa vie. Il partit en promettant de revenir le lendemain matin. Nous apprîmes du domestique que son maître, qui s'appelle *Charles Butler*, alloit visiter *milord Lee* son oncle, à présent dans sa terre à douze milles d'ici, lorsque le malheureux accident lui étoit arrivé. Comme il étoit tard, et que *miss Fitz-Maurice* n'aime point à marcher de nuit, *miss Kellerman* ordonna qu'on mît les chevaux, et nous revînmes en voiture. Le triste spectacle que nous avions en sous les yeux, n'égaya pas la conversation ; je dis quelque chose de favorable sur les apparences du blessé ; *Lucy* ne répondit pas, en sorte que notre silence ne fut plus interrompu

qu'en descendant de carosse, pour charger le cocher de nos compliments à ses maîtresses. J'oubliois de vous dire qu'*Eléonor* étant au lit, nous ne pûmes la voir le lendemain, qui étoit hier; nous envoyâmes savoir des nouvelles de monsieur *Butler*, il étoit autant bien qu'on pouvoit l'espérer: ce matin il étoit encore mieux. Je viens de recevoir une lettre de *miss Kellermann*: elle me marque qu'elle est bien fâchée que son père ne soit pas ici dans cette circonstance, attendu qu'elle craint que le public ne la blâme d'avoir donné asyle à un jeune homme pendant l'absence de monsieur *Kellermann*. Je lui ai répondu que les gens humains ne pourroient qu'applaudir à sa conduite, et qu'ainsi le jugement des sots ne devoit pas lui faire regretter d'avoir suivi les errements d'un bon cœur. Notre petite société est à présent si monotone,



que j'ai cru devoir vous faire part de cet événement, pour rendre notre correspondance plus intéressante. Adieu, ma bonne sœur, je vous embrasse comme je vous aime.

*Frances* BROMLEY.

---

L E T T R E X X X I I I .

*De sir* William Astern à monsieur  
Conway.

F R A N C E .

*De Swinkwill-Abbey.*

MALÉDICTION sur notre correspondance, *Conway*: c'est elle qui est cause que je suis aujourd'hui le plus malheureux des hommes. Dans ma dernière, je t'ai quitté pour aller jouir du fruit de mes longs travaux; j'avois avec moi un



monsieur *Black*, et mon chapelain : c'étoit bien la peine d'amener des témoins pour la scène la plus humiliante et la moins prévue. A moitié chemin, je trouve *Johnson* qui arrivoit à bride abattue. — Quelle nouvelle? où vas-tu? — Votre honneur, *miss*, n'est plus à... Elle s'est échappée cette nuit sans que *Betty*, qui couchoit dans un cabinet à côté, ait entendu le moindre bruit. — Scélérats, vous êtes tous de moitié pour me tromper; mais je me vengerai d'un tas de coquins, en les exterminant. Allons, postillon, redouble de vitesse, il me tarde d'assommer cette canaille. Vainement mon chapelain s'efforçoit de me calmer: tous les feux de l'enfer étoient dans mon cœur. Enfin nous arrivons; l'hôte me présente un paquet cacheté, trouvé dans la chambre de *Charlotte*. Je brise le cachet, et

trouve un billet contenant ce peu de mots :

« La lettre que je joins ici, et que  
 » vous avez laissé tomber de votre  
 » poche en me quittant, vous instruira  
 » assez du motif de ma fuite ».

Cette lettre perdue étoit de toi ; tu y plaisantes de la crédulité de *miss Bromley*, et de la duplicité de *Betty* ; tu me félicites sur le bonheur qui m'attend, si le succès couronne mes efforts, et ensuite tu m'entretiens selon ta coutume de tes bonnes fortunes, et des moyens peu délicats que tu employes pour réussir auprès des femmes : voilà la substance de ton infernale épître. Je monte dans la chambre qu'elle occupoit ; tous ses effets y étoient restés, nulle trace ne pouvoit indiquer par où

ni comment elle avoit pu s'échapper. Monsieur *Black* observe qu'elle a dû être aidée par quelqu'un. Je saisis son idée, et chaque individu de l'auberge est questionné par moi séparément. Je prie qu'on me dise la vérité; je menace, je fais des offres d'une somme considérable; toutes les réponses se ressemblent, et sont: — Je n'en sais rien. Monsieur *Black*, mon chapelain, moi, et quatre de mes gens montons à cheval: nous courons sur toutes les routes; vaines démarches. Le soir arrive, et *Charlotte* est perdue, perdue sans ressource pour ton ami: ainsi, *Edward*, voilà où devoient aboutir les peines sans nombre que j'ai prises pour m'assurer un bien à mes yeux inappréciable. *Betty* s'est jetée tremblante à mes pieds pour me prier de la prendre pour femme de charge. Persuadé qu'elle est innocente de la fuite de sa maitresse, j'ai



consenti à sa demande , n'ayant plus rien à faire à. . . . . Je revins ici , et dans une heure je pars pour *Londres* , où je serai trop peu de tems pour y pouvoir recevoir ta réponse. Tu peux m'écrire à B. . . . . chez la duchesse de C. . . . . il y a apparence que j'y serai vers le premier du mois prochain. Adieu , mon cher *Edward* , les peines de l'amour ne me font pas oublier les douceurs de l'amitié : compte éternellement sur celle de

*William* ASTERN.



LETTRÉ



## L E T T R E X X X I V.

*De la right honorable Lady Creven à  
miss Fanny Bromley.*

I R L A N D E.

*De Paris.*

RIEN ne ressemble plus à une aventure de Roman , ma belle amie , que l'événement dont vous me faites part par votre dernière lettre. C'est dommage que le cœur de ma *Fanny* ne soit pas tout-à-fait libre , il en seroit peut-être suivi une inclination mutuelle ; mais malheureusement pour monsieur *Butler* , nous avons vu avant lui *un beau jeune homme* qui compose des airs de musique délicieux. Consolez-vous , pauvre blessé , vous avez deux hôtes charmantes ; votre châte

*Tome II.*

B

pouvoit être plus malheureuse, et je suis presque tentée de croire que vous vous réjouirez un jour de l'avoir faite.

J'étois hier à la représentation d'un opéra divin : son titre est *Didon* ; vous connoissez, *Fanny*, le trait historique qui y a donné lieu. Lorsqu'après le départ d'*Ænée*, *Didon* revoit sa sœur, elle s'écrie avec l'accent du désespoir : que l'incomparable *Saint - Huberty* rend avec tant de vérité. — Il est parti, ma sœur ; votre lettre, que j'avois reçue le matin, m'a repassé par la tête, et j'ai pensé : ma sœur a aussi perdu son *Ænée*. Ne vous sâchez pas, mon amie, j'avois besoin de parler du plaisir que m'ont fait la pièce et l'actrice : pouvois-je rencontrer une occasion plus favorable ? Le tems que nous avons passé dans cet agréable pays, s'est écoulé avec une rapidité qui m'étonne. Cette ville-ci n'est pas comme *Londres*, où il est

presque honteux d'être pendant l'été. A *Paris*, on s'apperçoit à peine du départ de quelques familles ; les spectacles sont toujours remplis ; les promenades brillantes , et les assemblées nombreuses. Vous pourriez croire que la révolution de la nation en a apporté dans les esprits ; non , ma *Fanny*, le français , même lorsqu'il est occupé des affaires les plus sérieuses , sait toujours se ménager quelques instans pour les plaisirs. En prenant la plume , j'avois le projet de vous écrire une longue lettre ; mais l'on m'annonce l'arrivée de la charmante duchesse D. . . . et je ne dois pas la faire attendre. Adieu, ma bonne sœur , je suis pour l'éternité votre sincère amie ,

*Louisa* CREVEN.



---

L E T T R E X X X V.

*De miss Fanny Bromley à la right  
honorable Lady Creven.*

F R A N C E.

*De Plaesont-Sight.*

MA chère *lady Creven* craint de me fâcher par ses agréables plaisanteries ; vous me croyez donc bien changée , mon amie , ou avez-vous oublié le tems heureux où *Louisa* et *Charlotte* se faisoient un jeu de faire des niches à leur *Fanny* ? Soyez toujours la même , riez à mes dépens , s'il le faut même , je me mettrai de la partie ; cependant , ma belle , prenez-garde de me donner trop d'amour-propre par vos comparaisons : moi , une *Didon* , une reine de *Carthage* ! Certes , je ne me serois pas



douté en mille ans qu'il pût y avoir entre nous la plus légère ressemblance. Au reste, *Louisa*, la seule chose qui nous donnoit quelque affinité, n'existe plus. Mon *AEnée*, comme vous l'appellez, est de retour, non pas portant le vieux et bon *Anchise* sur ses épaules, mais bien tenant dans ses bras un joli petit lièvre qui s'étoit laissé prendre à la grille du jardin. Monsieur *Williamson* me l'a offert, et tout en le caressant, je lui promis d'avoir grand soin de lui dans la belle prison que je lui destinois; apparemment que ce lièvre arrive de France, et qu'il a un goût décidé pour la liberté; car à peine le mot prison étoit-il lâché, que le petit ingrat me mordit jusqu'au sang; la douleur me fit lâcher prise: il s'est échappé, et en moins d'une seconde, il étoit hors de notre vue. Vous remarquerez pour l'intelligence et la vraisemblance de mon

histoire , que nous étions dans le jardin. Pendant que monsieur *Williamson* se reprochoit , en considérant tristement ma blessure , d'avoir remis un traitre dans mes bras , je déplorais risiblement la fuite du charmant animal. L'arrivée de *miss Fitz-Maurice* fit cesser nos doléances , et la conversation prit un tour raisonnable.

Vous desirez sûrement savoir , *Louisa* , des nouvelles de monsieur *Butler*. Le lendemain du départ de ma dernière lettre , il eut une fièvre si violente , que le chirurgien qui le traitoit eut la modestie de demander qu'on fit venir un médecin de *Dublin*. *Miss Kellermann* étoit très - embarrassée ; cependant elle prit le parti le plus sage , ce fut d'envoyer un exprès à *milord Lée* , pour l'avertir du danger de son neveu , et un autre exprès à *Dublin* , avec une lettre pour monsieur *Keller-*

*mann*, qui l'instruisoit de l'accident, avec un ordre pour amener un des plus fameux chirurgiens de la ville. Cela fait, *miss Kellermann* et sa sœur vinrent nous demander notre avis ; nous approuvâmes sa conduite. *Elonor* me parut singulièrement affectée de la triste situation du malade qu'elle n'a cependant point encore vu. *Milord Lée* étoit au lit retenu par un violent accès de goutte, quand la fâcheuse nouvelle arriva. Ne pouvant se transporter lui-même à *Salwood*, il écrivit à *miss Kellermann* pour lui demander pardon de l'embarras que devoit lui occasionner son neveu, et la supplier de permettre qu'il restât à *Jalwood* jusqu'à l'instant où l'on pourroit sans danger le conduire au *Pavillon*. Monsieur *Kellermann* étoit de retour, lorsque la lettre de *milord Lée* fut apportée ; il y répondit de manière à le tranquilliser.



Le chirurgien vint avec monsieur *Kellermann*, et trouva que le malade avoit été traité aussi bien qu'il eût pu l'être par lui-même. La fièvre étoit diminuée; nuls symptômes effrayans ne se firent appercevoir, en sorte que monsieur M... repartit le même soir, assurant que son confrère qui avoit commencé la cure, étoit très-en état de la finir. Mes deux amies furent enchantées de l'arrivée de leur père, sur-tout *Eléonor*, qui nous disoit ingénument hier: — Pendant l'absence de mon père, j'osois à peine demander des nouvelles de monsieur *Butler* aux domestiques: à présent, je vais souvent jusqu'à sa porte, où je cause quelques minutes avec sa garde. — Et que pouvez-vous lui dire, demanda *Lucy*? — Oh! je lui fais des questions sur l'état de son malade. — La réponse à une semblable question est bientôt faite, ma chère *Eléonor*.



— Vous avez raison, *miss Fitz-Maurice* ; mais la bonne *mistress Plum* est un peu causeuse, sur-tout lorsqu'il s'agit des gens qu'elle a pris en amitié. — Ainsi donc, monsieur *Butler* est un de ses favoris. — On ne peut la faire finir sur les éloges qu'elle lui prodigue. — Mais encore, dis-je à mon tour, que peut-on avoir à vanter d'un homme à qui l'on a défendu d'ouvrir la bouche depuis qu'il est chez vous ? — Elle vante son courage à souffrir, sa docilité à suivre les ordonnances du docteur, sa douceur en donnant les siens ; sa politesse en recevant ses services : que sais-je moi ? à l'entendre, c'est un véritable ange. — Vous a-t-elle parlé des charmes de sa personne, demanda *Lucy*, en souriant ? *Eléonor* rougit et répondit très-bas. — C'est toujours par-là qu'elle commence, quoique je n'aie jamais témoigné la moindre cu-

riosité à ce sujet. — Si vous en aviez en, ma sœur, dit alors *miss Kellermann*, *Lucy*, *Fanny*, ou moi, aurions pu la satisfaire. — Mais mon dieu, reprit *Eléonor*, pourquoi me tenir ainsi sur la selle? Que m'importe, monsieur *Butler*, ses charmes, sa personne? — Vous avez tort de nous gronder, ma sœur; c'est vous qui avez commencé. — Eh bien, permettez que je finisse, en vous demandant si votre intention est de nous annuiter: il se fait tard, mon père est bien-aise que nous rentrions de bonne-heure. — Vous êtes bien pressée de nous quitter ce soir, *Eléonor*; seriez-vous fâchée contre moi? — Fâchée! et contre vous encore, *miss Fitz-Maurice*? Il est impossible que vous puissiez le penser. — Pourquoi m'appellez-vous *miss Fitz-Maurice*? — Pardon, *Lucy*, c'est involontairement, et l'aimable fille vola

dans les bras de mon amie. Eh bien, ma clairvoyante *Louisa*, que dites-vous de ce petit dialogue? La pauvre *Eléonor* est au moins aussi foible que votre *Fanny*. Sur le simple rapport d'une garde bavarde, elle devient la proie d'un sentiment qui tyrannise déjà son cœur. Que je la plains, si l'objet n'en est pas digne! Vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir, mon amie, que de me parler avec éloge de l'agréable pays où vous êtes. J'ai peu connu de Français; mais tous ceux que j'ai vus, m'ont paru mériter tout ce qu'on dit de favorable sur leur compte: j'ai sur-tout admiré en eux cette politesse aisée qui les distingue de toutes les autres nations (1). Je vous félicite d'être en liaison avec la généralement estimée

---

(1) L'auteur est une Française.



duchesse D..... A propos d'elle , je crois que son mari est toujours en Angleterre. L'on prétend que le goût qu'il n'a jamais cessé d'avoir pour tout ce qui est célèbre , lui a inspiré une forte passion pour une femme qui porte un nom respecté et admiré dans tout le monde. Quand on lui demande si sa maîtresse est belle , aimable , spirituelle , douce , etc. il répond à tout : — Elle s'appelle de Buf..... Adieu , ma belle amie , aimez un peu votre

*Frances* BROMLEY.



LETTRE

---

LETTRE XXXVI.

*De l'honorable* Edmund Sandish à  
*Sir* Richard Barry.

IRLANDE.

*De Genève.*

Il y a plus d'un mois que je suis ici, mon cher *Richard*. Tous les soirs je forme le projet de partir, et tous les matins je me décide à rester. Quel bon pays, mon ami, que celui où les hommes s'aiment sans se craindre, et s'estiment même sans s'aimer ! J'étois hier chez un citoyen; on parla d'un de ses voisins avec qui il eut récemment une discussion assez vive pour en avoir fait deux ennemis irréconciliables dans un autre pays. Sachant cette circonstance, je me serois attendu à entendre énu-

*Tome II.*

C

mérer les légers défauts de l'adversaire, et peut-être les qualifier de vices odieux. Juge de mon étonnement; jamais un panégyriste à gages n'exalta les qualités de celui qui le paye avec des couleurs aussi fortes que le fit mon Genevois sur le compte de son compétiteur. Toutes les réflexions que je pourrois faire ici, seroient superflues; il n'est point d'éloges qui puissent aller à un trait aussi noble.

Je ne me plains pas de ton silence, parce que je craindrois d'être injuste. Ta dernière m'est parvenue deux jours après mon arrivée ici. Tu n'as pas pensé que j'y resterois si long-tems; tu m'auras sans doute écrit à . . . . où je ne serai guères avant trois semaines. Tu ne m'as pas parlé de *miss Bromley*, et que pourrois-tu m'en dire? Une perfide seroit trop heureuse d'être oubliée de l'univers. Adieu, mon cher *Barry*.



Arrange-toi donc pour être à *Londres* en décembre ; c'est le tems que j'ai fixé pour mon retour. Je ne passerai pas par *Paris*, de crainte d'y rencontrer le perturbateur du repos de ton sincère ami,

*Edmund SANDISH.*

---

L E T T R E   X X X V I I .

*De sir William - Astern à monsieur  
Conway.*

F R A N C E .

*De Londres.*

Mon séjour à *Londres*, *Edward*, est beaucoup plus long que je ne l'avois pensé ; en conséquence on m'a envoyé les lettres que je m'étois fais adresser à B..... La tienne m'est parvenue dans son tems , et je te remercie de

l'intérêt que tu as pris à ma misérable aventure ; j'espère avant peu réparer le mal de mon inexcusable étourderie. Je suis bien trompé , si la jolie tigresse n'habite pas cette ville ; à l'heure où je t'écris, mons *Johnson* est à sa poursuite , et je crois connoître assez ses talens dans ce genre pour être certain qu'il l'a découvrira. Vrai comme je respire , je l'ai apperçue ; un maudit enterrement nous a croisé , et je l'ai perdue de vue. C'étoit le convoi de *milady S.*.... Je ne puis m'empêcher de remarquer ici , qu'il est des êtres qui ne sont nés que pour le tourment des autres. Cette femme fut toujours dans mon chemin pour barrer mes projets pendant sa vie , et même après sa mort , elle est encore un empêchement à mon bonheur. Sois tranquille, *Conway*, si je la retrouve , ce ne sera pas pour la reperdre. Ma délicatesse ne m'a con-

duit qu'à des regrets : je n'en aurai plus. Un autre que toi qui liroit ma lettre , et qui auroit été témoin de ma conduite à *Swampy-Grove* , s'écriroit : plaisante délicatesse vraiment d'entourer une jeune fille de pièges , et de la tromper dans tous les sens ! Je l'ai trompée , je l'avoue , et ne m'en répons pas. Mais qu'en voulois-je faire ? Ma femme. C'est , ce me semble , amplement faire amende pour mes petits torts. J'avois alors du goût pour le grand et respectable sacrement ; cela m'a tout-à-fait passé. Ainsi , ma charmante , vous n'enverrez plus le pauvre sot chercher un chapelain , pour vous laisser le tems de vous échapper. Non , non , une fois ma proie reprise , je ne la lâche plus.

Tu es dans un pays fertile en événemens , et sur-tout dans l'instant actuel ; et pourtant je défie que tu puisses me citer rien qui équivale à ce qui



fait ici l'objet de toutes les conversations, et le remplissage de tous nos papiers de nouvelles. Il est arrivé de je ne sais où, un homme, qui, pour venger la moitié du monde, assassine l'autre moitié; on l'appelle le *monstre*. Son plaisir est d'un genre tout-à fait nouveau; et quoique je ne m'avise jamais guères de blâmer les goûts de personne, je ne puis m'empêcher de désirer que l'homme en question change les siens. Il ne sort que la nuit, du moins c'est alors qu'il commence ses exploits; il se promène dans les rues, y accoste la première femme qu'il rencontre, sans s'inquiéter de l'âge, ni de la figure; poliment il propose de conduire l'inconnue jusques chez elle; si elle refuse, il la frappe avec un poignard. On croiroit que c'est pour se venger de son refus; hélas! non, mon ami; car, celles qui acceptent,

éprouvent le même sort. Alors il attend qu'ils soient arrivés presque à la porte de celle qu'il accompagne ; puis il frappe , et se sauve. On promet une grosse récompense à celui ou celle qui le prendra, ou fera prendre. La grandeur de la somme a fait déjà commettre nombre d'erreurs , en sorte que les amateurs du beau sexe doivent pour leur propre sureté s'abstraire de l'offre obligeante d'accompagner une femme errante dans les rues de *Londres*. On forme beaucoup de conjectures sur le motif d'une haine si monstrueusement extraordinaire. Les uns prétendent qu'il a été trahi par une femme, et qu'il veut anéantir toute l'espèce ; ce qui donne peu de crédit à cette version, c'est le soin qu'il a de ne porter ses coups que de façon à ce qu'ils ne soient point mortels. Les autres imaginent, et ceci est plus vraisemblable, que

c'est tout bonnement un maniaque qu'il faut enfermer à *Bedlam*.

Te voilà donc aussi décidément amoureux d'une honnête femme. Quel changement, *Edward* ! toi à qui ce simple mot causoit autrefois un baillement d'une heure ! Et c'est, dis-tu, dans un couvent que tu as fait cette belle trouvaille ? Et que diable allois-tu faire dans un couvent, à moins que ce ne fut pour en conter à quelques nones ? Cette *Sophia*, que tu traites de divinité, [ comme l'amour nous fait exagérer ], est une infortunée que des circonstances malheureuses forcent de garder le silence sur son nom, et la qualité de ses parens ; entre nous cela sent beaucoup l'aventurière. Mais qu'importe ? Si la frippone est jolie, on lui passera toutes les histoires qu'il lui plaira de faire. Je pense qu'au reçu de ma lettre, vous



serez arrangés. *Conway* n'est pas accoutumé à soupirer plus de quinze jours, et je trouverois ridicule qu'il eût transgressé ses loix, pour un enfant. Conte-moi de quelle manière *Sophia* se sera échappée des grilles ? Je voudrois que ma *Charlotte* fût aussi dans un cloître ; il y a une espèce de gloire à ravir un trésor qu'on garde sous la clef. Adieu mon ami, tu connois mon entier dévouement.

*William* ASTERN.



## L E T T R E   X X X V I I I .

*De Miss Fanny Bromley à la right  
honorable Lady Creven.*

FRANCE.

*De Plaesant-Sight.*

N'EST-IL pas bien étonnant, ma charmante *Louisa*, qu'un homme aussi aimable que monsieur *Williamson*, se fasse une loi de fuir toute espèce de société, excepté la nôtre ? C'est une singularité qui me prouve que tous les hommes ont des défauts. Monsieur *Butler* ne se levoit point encore : lorsque son oncle *milord Lée*, est venu à *Jalwood* : monsieur *Kellemann* l'a fort accueilli, et l'a engagé à rester chez lui, jusqu'au parfait rétablissement

de son neveu. Il a accepté la proposition avec reconnoissance, et la politesse l'a décidé à nous faire une visite de remerciement, pour avoir aussi secouru monsieur *Butler*. Lorsqu'on l'annonça, monsieur *Williamson* étoit présent, il se leva précipitamment; et sans dire un mot, sortit du salon sur-le-champ. Je jettois les yeux sur *Lucy*, qui ne me parut pas aussi surprise, qu'il étoit naturel qu'elle le fût quand *milord Lée* sortit. *Andrew* rentra: il avoit l'air si confus, si honteux, que je me scus mauvais gré des questions que je lui fis sur la brusque manière dont il nous avoit quittées. Après avoir rougi, il me répondit qu'un subit étourdissement étoit la cause de son apparente impolitesse, dont il nous fit beaucoup d'excuses. Dès que nous fûmes seules, *miss Fitz-Maurice* me dit que je ne devois pas m'étonner de la conduite de



monsieur *Williamson*, lors de l'arrivée de *milord Lée*, parce que ce jeune homme avoit un dégoût insurmontable pour toutes les personnes qui lui sont étrangères. — Mais, dis je à *Lucy*, il ne me l'a pas témoigné la première fois que monsieur *Worth* l'a amené ici ? Ma réflexion étoit juste, vous en conviendrez, ma sœur. J'attendois la réponse de mon amie, lorsque l'on annonça que le souper étoit servi. Pendant tout le repas, *Andrew* fut plus pensif que de coutume. Je me gardois bien de faire revivre un sujet qui l'affligeoit. Quelques jours après, monsieur *Butler* fut assez bien pour être porté dans le salon ; en conséquence, monsieur *Kellermann* nous pria tous à dîner. *Andrew* protesta avoir des lettres à écrire, et ne vint pas. Il y a long-tems que je vous entretiens de monsieur *Butler*, et vous ne connoissez

encore

encore de lui que son nom. Je n'étois moi-même guères plus avancée avant le dîner en question : à-présent je puis vous dire qu'il est aimable, et que malgré la pâleur occasionnée par sa maladie, il est d'une apparence faite pour plaire : sur ce point je m'en rapporte à *Eléonor*, qui s'est beaucoup plus occupée de lui, qu'elle ne le vouloit, malgré ses soins et ses efforts pour détourner ses yeux de l'objet attractif, ils y revenoient toujours. *Milord Lée* paroît aimer beaucoup son neveu, et il me semble que celui-ci lui est tendrement attaché. Le jeune homme exalta infiniment les obligations qu'il avoit aux deux *miss Kellermann*, pour l'humanité qu'elles ont eu de lui donner un azile. — Je n'ai point été assez heureuse pour partager les soins de ma sœur dans cette occasion, dit *Eléonor*, j'étois malade alors; mais

depuis j'ai..... Elle s'étoit trop avancée pour demeurer court ; et cependant il étoit visible que la prudence ne permettroit pas à sa langue d'achever. Nous avions tous l'air d'attendre la fin de la phrase. *Eléonor* étoit rouge comme du feu ; son esprit ne lui offroit aucun moyen de se tirer d'affaire. Le jeune *Butler* sembloit partager son cruel embarras. *Milord Lee* le fit cesser entièrement , en répétant ses excuses et ses remerciemens. On décida que le convalescent partiroit pour le *Pavillon*, la semaine suivante. Ma jeune amie ne put être maîtresse du chagrin que cela lui causa ; une larme , qui , fort heureusement ne fut apperçue que de moi , vint se poser sur sa paupière. Sa respiration étoit gênée : je la voyois souffrir , et j'en souffrois moi-même. Enfin, *miss Kellermann* se leva ; nous la suivîmes , et la pauvre *Eléonor* fit



seule un tour de jardin pour se remettre de son trouble. A l'heure du thé, je jugeai par les attentions que monsieur *Butler* eut pour *Eléonor*, [ nous étions retournées dans le salon ], qu'il n'étoit ni avengle, ni insensible. Ainsi, ma sœur, votre pronostic est accompli ; car, si les jeunes gens se conviennent, je ne prévois aucun empêchement. La fortune de monsieur *Kellermann* le met de pair avec les plus grands seigneurs. Adieu, mon aimable sœur ; l'absence et l'éloignement n'ont rien diminué de la tendre et sincère amitié que j'ai pour vous.

*Frances BROMLEY.*

P. S. J'ai toujours oublié de vous mander que l'honnête *Mordaunt* m'a écrit qu'il s'étoit fixé chez son frère. Une fois pour tout, mes compliments à votre cher *Charles*.

## L E T T R E X X X I X .

*La même à la même.*

FRANCE.

*De Plaesant-Sight.*

LA charmante *Eléonor* est au comble de la félicité, mon amie; monsieur *Butler* est son époux. Ils ont été unis hier, dans la chapelle de *Jalwood*; il sembloit que le bonheur étoit général. Les fêtes ne finiront que dans une semaine, et alors monsieur *Mistress Butler* et *milord Lée* partiront pour l'Angleterre. Monsieur *Williamson*, suivant sa coutume, a éludé de participer à notre joie, en quittant *Plaesant-Sight*, la veille du mariage, au milieu de nos plaisirs. J'ai cru remar-

quer une teinte de tristesse dans les yeux de *miss Kellermann*. Elle n'est sûrement pas jalouse du bonheur de sa sœur ? Oh ! non , ce sentiment hideux ne peut trouver place dans un aussi bon cœur que le sien. Cependant elle n'étoit pas gaie : signe certain qu'elle n'est pas heureuse ; je m'en afflige parce que je l'aime. *Mistress Butler* m'a prié de lui donner , lorsqu'elle partira , une lettre pour l'aimable *lady Creven* ; ainsi, ma chère sœur, je vous envoie une agréable compagne : il n'est pas nécessaire de vous engager à la bien recevoir ; quand vous l'aurez vue, vous ne pourrez lui refuser une portion de votre amitié.... On m'apporte une lettre : je vous quitte pour la lire..... Un inconnu m'écrit pour me prier de remettre en secret , et avec les plus grandes précautions , une lettre incluse dans la mienne, à *miss*



*Fitz - Maurice* : je vais remplir la commission, et reviendrai ensuite vous dire ce que mon amie m'aura apprise.

*Continuée à six heures du soir.*

*Lucy* est partie, ma sœur ; cette lettre renfermoit un mystère que mon amie n'a pas cru devoir me révéler. En la lisant, ses yeux se remplirent de larmes. — Je m'y rendrai, s'écria-t-elle : n'en doutez pas, femme infortunée ! Votre attente ne sera pas trompée ! Oui, je mèlerai mes pleurs avec les vôtres ! Il étoit digne de nos regrets..... Elle s'interrompit, soupira, puis me prenant la main affectueusement, elle reprit : pardonnez-moi, ma *Fanny*, si je vous quitte si brusquement ; mais une affaire indispensable m'oblige à me mettre en

route avant la fin du jour : permettez-moi de vous confier ma maison ; soyez y maîtresse. Je crois que mon absence ne sera que de trois ou quatre jours. Cependant , si j'étois retenue plus long-tems , ne prenez aucune inquiétude. Elle sonna , ordonna qu'une chaise fut prête immédiatement après le diner ; elle y mangea peu ; fut fort triste ; et en sortant de table , après m'avoir embrassée , et dit adieu , elle monta en voiture avec sa femme-de-chambre , et elles disparurent. Le carrosse de *Milord Lée* est à la porte : il venoit prendre *Lucy* et moi pour assister à un grand bal qui se donne ce soir à *Jalwood* ; il faut bien que je m'y vende seule. Recevez , ma *Louisa* , l'assurance de tous mes sentiments , adieu.

*Frances* BROMLEY.

## L E T T R E X L.

*De mistress Owens à mistress Crafty.*

MULTIFORM-LODGE.

*Du Cottage of the Forest.*

ENFIN, nous la tenons, celle qui nous a fait tant de mal; soyez sans inquiétude, ma très-chère *mistress Crafty*, elle ne nous échappera pas; l'envie, la jalousie et la vengeance veilleront sans cesse à sa porte. Tous ces sentimens sont dans mon cœur, et je ne chargerai que moi du soin de la garder. J'ai commencé par l'objet qui nous intéresse le plus. Je passe à-présent à la manière dont je m'y suis prise pour réussir. Par ma dernière, je crois vous avoir marqué que *Sisley*, mon ancienne femme-de-chambre, étoit entrée au



service de *milady Swanton*, la femme d'un homme que *miss Fitz Maurice* a beaucoup aimé : je sçus par elle que *milady* ne pouvant vaincre l'indifférence que son mari avoit pour elle, regrettoit tous les jours de l'avoir épousée, puisqu'elle le voyoit continuellement malheureux. *Milord* tomba malade, et pendant le délire de la fièvre, il prononçoit sans cesse le nom de *Lucy*; j'eus tous ces détails par *Sisley*: ils me firent naître une idée que j'exécutois sur-le-champ. J'écrivis à *miss Fitz - Maurice*, au nom de *milady Swanton*; je lui marquois que l'objet de notre mutuel attachement n'étoit plus, et que j'osois espérer qu'elle ne refuseroit pas de venir mêler ses larmes à celle de l'infortunée veuve de *milord Swanton*. J'adressois cette lettre à *miss Bromley*, en la priant, dans un billet séparé, de la remettre à son amie

avec précaution. Cela fait , je me rendis dans le voisinage de *Plaesant-Sight* ; j'y appris que le mariage d'une *miss Kellermann* occasionnoit des fêtes dont les deux amies étoient toujours l'occasion favorable. Le même jour , je fis porter ma lettre à *Fanny* , avant la nuit. *Lucy* étoit en route : je me promenois sur les bords du chemin , réfléchissant aux moyens d'enlever *Fanny* , lorsqu'une voiture fort élégante passa. La seule curiosité me porta à demander au cocher à qui il appartenoit. Il me répondit que son maître étoit *milord Lée* , l'oncle du marié , et qu'il alloit chercher *miss Fitz-Maurice* et *miss Bromley* , pour les amener à *Jalwood* , où il y avoit un grand bal qui durerait toute la nuit. Charmée que l'occasion se présenta d'elle-même , je revins vite à mon auberge : j'ordonnai qu'on mît les chevaux. En moins d'une heure , je fus

conduite au chemin où *Fanny* devoit passer : j'avois avec moi *William* et *James*. Il étoit nuit fermée quand nous entendîmes le bruit du carrosse : dès qu'il fut près de nous , *William* ordonna au cocher d'arrêter , en lui présentant un pistolet. Il ne se le fit pas répéter. Pendant ce tems-là , *James* ouvrit la portière , et emporta dans ses bras *miss Bromley* , plus morte que vive : elle étoit sans connoissance , quand il la déposa dans ma chaise où je l'attendois. — Cours , dis-je à *James* , achever de remplir mes ordres , et que *William* monte vite à cheval. Le cocher de *milord Lée* fut enlevé de son siège ; on le mit derrière ma chaise , où *James* le contint dans le plus grand silence , par une continuelle exhibition d'un pistolet. Nous partîmes ventre à terre environ à neuf milles ; je fis mettre



à bas le tremblant cochér. Nous étions alors dans un lieu parfaitement isolé ; je le chargeai de mes complimens pour son maître , et nous le laissâmes au milieu du chemin , à un quart de mille. Nous changeâmes de route , et deux heures après nous arrivâmes où je vous écris : c'est l'habitation de la mère de *Sisley*. Jamais lieu ne fut plus propre à nos desseins : une forêt immense entoure cette chaumière , et sa *propriétaire* m'est entièrement vendue pendant toute la route, et même long-tems après notre arrivée. *Fanny* continua d'être évanouie : que je trouvois de plaisir à la contempler dans cette cruelle situation ! vingt fois je fus tentée de défigurer ce visage que j'abhore. Enfin elle ouvrit les yeux : la vieille femme et moi étions auprès du misérable lit où nous l'avions déposée. Elle me fixa la première ; mais détournant

détournant ses regards avec un mouvement d'horreur, elle les porta sur ma compagne. L'apparence de celle-ci n'étoit guères propre à la rassurer; cependant elle recueillit son courage, et je la vis plus calme que je ne m'étois attendue. — Je suis votre prisonnière, *madame*, me dit-elle d'un ton méprisant; puis-je espérer que vous ne me refuserez pas la faveur de me laisser seule? Comme j'avois de nouveaux ordres à donner à mes gens, je sortis de la chambre suivie de la vieille. Sur le champ, je dépêchois *James* à *Macdonald* pour qu'il se rendit ici au reçu de ma lettre; et je vous envoie *William* avec la bienheureuse nouvelle de la captivité de notre ennemie. Je ne doute pas que ma première ne soit une injonction pour vous rendre ici avec votre cher mari et un prêtre, pour faire le mariage heureux qui rendra à ma chère amie sa

première splendeur, et complètera la  
félicité de

*Catherine* OWENS.

---

LETTRE XLI.

*De miss Fitz-Maurice à monsieur*  
*Worth.*

DUBLIN.

*De Plaesant-Sight.*

COMMENT m'y prendre? Oh! comment m'y prendre pour dire au bon et respectable monsieur *Worth*, que la douce charge qu'il avoit confiée à mes soins, que la plus chère amie de mon cœur, que l'aimable et révérée *miss Bromley* n'est plus à *Plaesant-Sight*? Le plus noir complot, la plus affreuse machination nous a enlevé *Fanny*. Sur



qui, hélas ! doivent tomber nos soupçons ? Sur des gens qu'elle a comblés de bienfaits. Apprenez, mon cher monsieur *Worth*, les détails de cette funeste aventure. Le lendemain du mariage de *miss Eléonor Kellermann*, ma *Fanny* fut chargée de me remettre une lettre qui paroissoit m'être écrite par *milady Swanton*. [ Vous avez sçu, comme tout *Dublin*, le tendre attachement qui a existé entre *milord Swanton* et moi : alors il n'étoit que le cadet de sa famille. La raison nous prescrivait un mutuel sacrifice ; il devint l'époux de *miss Maccarty* : près de douze années se sont écoulées depuis cet événement ]. *Milady Swanton* me faisoit part, dans sa lettre, de la mort de son mari, et me prioit de ne pas lui refuser ma présence dans l'instant cruel où elle se trouvoit. Je vous avouerai que cette invitation me surprit ; jamais je n'avois été liée avec

*miss Maccarty*, et depuis son mariage  
 je ne l'ai rencontrée qu'une seule fois.  
 Cependant l'idée que je pourrois alléger  
 ses peines par mes consolations, me  
 décida à partir sur le champ. Je laissai  
*miss Bromley*, s'habillant pour aller à  
 un bal à *Jalwood*, et lui promis d'être  
 de retour sous trois ou quatre jours.  
 J'arrivai à huit heures du matin, le  
 jour suivant, à la terre de *milady Swan-  
 ton*. Elle étoit encore dans son lit, et  
 l'instant de son déjeuner étoit, me dit-  
 on, dix heures. Je ne remarquai rien  
 dans ce château qui annonçât la douleur  
 dans laquelle devoit être la maîtresse :  
 tous les valets portoient leur livrée ;  
 point de deuil, même sur les visages.  
 En attendant le lever de *milady*, je fus  
 faire un tour de jardin, recommandant  
 aux domestiques de venir m'avertir dès  
 que leur maîtresse sonneroit, et je les  
 priai d'annoncer mon arrivée à *milady*,

La pureté de l'air du matin et la beauté des allées qui enfourent cet agréable lieu , me conduirent plus loin que je n'en avois eu l'intention. A la fin , fatiguée de ma longue promenade , et plus encore d'avoir passé ma nuit sans dormir , je dirigeai mes pas vers un berceau où j'espérois trouver des sièges. En y entrant , j'apperçois un homme couché sur un banc de gazon : son attitude étoit celle d'une personne affligée ; une de ses mains soutenoit un mouchoir qui lui cachoit entièrement la figure. L'espérance de n'avoir point été vue , me fit revenir sur mes pas avec précipitation ; mais il étoit trop tard : mon nom que j'entendis prononcer d'une voix foible , et dont les sons ne pouvoient être méconnus à mon cœur , arrêta ma fuite. Je me retourne , et vois *milord Swanton* qui étoit retombé sur son siège. Sa pâleur me fit craindre qu'il ne se fût



trouvé mal. J'étois moi-même dans un état digne de pitié, et vous le concevrez facilement : cependant j'eus la force de tirer un flacon de ma poche, et de le présenter à *milord*. — *Miss Fitz-Maurice*, répétoit-il : quoi ! c'est elle que je revois à présent ! Je puis mourir sans regret ; ma *Lucy* sera là pour me fermer les yeux. Effectivement il les ferma, et je crus qu'il expiroit. Je fis un cri qui m'arracha le désespoir ; je lève les yeux pour chercher des secours, et je vois entrer *milady Swanton*. Elle parut plus surprise qu'affligée de me trouver là. Son amour pour son époux ne lui laissa pas la liberté de me faire des questions. Aidée d'une de ses femmes qui la suivoit et de moi, nous parvîmes à rendre la connoissance à *milord*. Il fixa d'abord ses yeux sur moi, puis il les porta sur sa femme. — Ma chère *Caroline*, lui dit-il, pardonnez-moi de ne pas

vous avoir rendu aussi heureuse que vous méritez de l'être ; mais j'aimois *miss Fitz-Maurice* avant de vous avoir vue : est-ce un crime de lui avoir été fidèle ? *Milady* le pria, avec une douceur angélique , de ne point ainsi épuiser ses forces. Il consentit à retourner au château. *Milady* prit un de ses bras sous le sien , et me fit signe d'en faire autant. J'hésitai : elle répéta son signe ; j'obéis. Je le quittai à la porte de son appartement. Bientôt sa femme vint me retrouver dans le *parlour* : une explication prit place. Jugez , mon cher monsieur *Worth*, quel fut mon étonnement, lorsque *milady* m'assura qu'elle ne m'avoit point écrit ! Je lui montrai sa prétendue lettre. — Sûrement, me dit-elle , il y a quelque perfidie là-dessous : il n'est pas douteux qu'on a voulu vous éloigner de *Plaesant-Sight*. Cette idée me frappa au point , que malgré les ins-

tances de *milady* pour prendre au moins un peu de repos, je voulus repartir à l'instant même. Mon retour se fit avec une vitesse incroyable : j'arrive; mais, ô dieu ! les soupçons de *milady Swanton* et mes craintes sont justifiés. *Fanny* n'y est pas; *Fanny* a été enlevée par une femme : voici ce que j'ai pu recueillir de plus clair parmi un boisseau d'informations. Après mon départ, le carrosse de *milord Lée* est venu la chercher; elle y monta seule. Quand les habitans de *Jalwood* virent qu'à dix heures nous n'étions point arrivées, ils craignirent qu'il ne nous fût survenu quelque'accidens. *Mistress Butler* ne put contenir son impatience, et envoya un homme à cheval pour savoir de nos nouvelles. Imaginez quelle fut la consternation de nos amis, lorsqu'on leur rapporta que j'étois partie vers les six heures, et que *miss Bromley* étoit



montée dans la voiture de *milord Lée*. Une demi-heure après, messieurs *Kellermann*, *Butler* et plusieurs autres monterent à cheval pour découvrir ce qu'étoit devenue *Fanny*. On trouva le carrosse et les chevaux sur le chemin qui va de *Jalwood* à *Plaasant-Sight*. Le cocher n'y étant pas, on pensa que *Fanny* et lui avoient été sans doute massacrés par des voleurs. Le bal cessa, et la plus morne tristesse prit la place de la joie qui régnoit deux heures auparavant. Vers les trois heures du matin, on entendit sonner à la *gate* [porte] du jardin avec beaucoup de violence : alors tous les étrangers étoient partis, et tout ce qui restoit dans le château, maîtres et valets, n'avoient pas voulu se coucher. On courut ouvrir ; c'étoit le pauvre cocher presque mort de fatigue. On le fit monter dans le salon ; il y fut

entouré et questionné d'une voix unanime. Il raconta qu'étant sur le chemin et conduisant *miss Bromley*, un homme s'étoit présenté à la tête de ses chevaux, en criant *stop* [arrête], et lui montrant un pistolet : que pendant ce tems-là, un autre homme avoit ouvert la portière, et emporté *miss Bromley*; qu'un instant après, on l'avoit fait descendre de son siège, et forcé, toujours le pistolet en main, de monter derrière une chaise avec un des hommes; qu'il avoit entendu une voix de femme dans la chaise, qui n'étoit sûrement pas celle de *miss*; qu'enfin la voiture avoit roulé avec vitesse, et qu'à la distance à-peu-près de neuf ou dix milles, on l'avoit mis à terre en se mocquant de lui; et lui souhaitant un bon voyage : qu'il étoit revenu par le même chemin, espérant trouver sa voiture et ses chevaux à la

place où il les avoit laissés ; mais qu'il avoit eu le chagrin de penser qu'on les avoit sûrement volés. Lorsqu'on lui eut dit qu'ils étoient de retour au château, il oublia qu'il étoit fatigué, et courut à l'écurie pour revoir ses chers chevaux. Au point du jour, monsieur *Kellermann* monta à cheval, suivi du cocher, et se rendit au lieu où cet homme avoit été laissé : c'étoit une immense plaine couverte de bruyères ; il leur fallut faire plus de deux milles avant de découvrir aucune habitation. A la première où ils entrèrent, on ne put leur donner le moindre éclaircissement sur ce qu'ils desiroient savoir ; en sorte que notre ami rentra tout aussi peu instruit qu'auparavant. Voilà, mon cher monsieur *Worth*, tout ce que je puis vous dire relativement à ce funeste enlèvement. Il n'est pas difficile de de-



venir d'où le coup est parti. Vous savez  
 mieux que moi les démarches qu'il est  
 convenable de faire ; si vous présumez  
 que je puisse vous être de quelqu'uti-  
 lité, dites un mot, et je suis à *Dublin*.  
 J'entends le bruit d'un carrosse ; dieu  
 bienfaisant, si c'étoit ma *Fanny* ! Je  
 cours m'en assurer. . . . .  
 Pauvre *Andrew* ! c'étoit lui qui arri-  
 voit. Vous savez comme il l'aime : jugez  
 de son désespoir, de sa rage, en ap-  
 prenant notre malheur. — C'est moi,  
 c'est moi, s'écria-t-il, qu'il faut ac-  
 cuser. Affreux mystère ! sans lui j'au-  
 rois été ici, j'aurois veillé à sa sû-  
 reté. . . . . Mais je découvrirai. . . . .  
 Oui, je la retrouverai. Adieu, *miss*  
*Fitz-Maurice* : soyez tranquille, *An-*  
*drew* ne jouira d'aucun repos tant qu'il  
 tremblera sur le sort de la plus aimable  
 des femmes. Vous ne me reverrez  
 qu'avec

qu'avec votre amie : si je ne réussis pas , ce sera le signal de ma mort. Adieu , et il m'a quitté. Infortuné jeune homme ! je suis bien certaine qu'il n'épargnera ni soins ni démarches pour obtenir quelques lumières ; mais aussi je ne puis me dissimuler que les méchans qui ont fait le mal , se tiendront sur leurs gardes. *Mistress Crafty* est dans la terre qu'elle doit à la générosité de *Fanny* : c'est peut-être là qu'elle a été conduite. Je n'ai pas besoin de vous recommander la prudence ; mais je crains que n'écoutant que votre tendresse pour notre charmante pupile , et le premier mouvement d'une aussi juste fureur , vous ne fassiez ouvertement des hostilités qui nous perdroient. Adieu , mon cher monsieur *Worth* : il n'est pas , je pense , nécessaire de vous répéter que je suis prête à partir au moindre signe que vous voudrez me

faire. Croyez à mon estime et à mon sincère attachement.

*Lucy* FITZ-MAURICE.

*P. S.* Mes plus tendres complimens à votre aimable moitié.

---

L E T T R E X L I I .

*De la right honorable Lady Creven  
à miss Fanny Bromley.*

IRLANDE.

*De Paris.*

J'AI reçu vos deux dernières lettres ensemble, ma chère sœur, mais il ne m'a pas été possible d'y répondre dans leur tems; *milord Creven* a été très-malade; l'inquiétude que j'en ai ressentie ne m'a pas permis de m'oc-



cuper d'autre chose : il est beaucoup mieux , et le premier usage que je fais du calme de mon esprit , est employé à m'entretenir avec la meilleure de mes amies. Eh bien ! *Fanny* , suis-je un bon devin ? J'étois aussi sûre que l'aventure de monsieur *Butler* lui porteroit bonheur , que je le suis d'un certain évènement... Chut , *Louisa* , n'anticipez pas sur l'avenir ; *Fanny* m'a deviné , c'est assez. C'est à mon tour à raconter une aventure ; prêtez-moi attention : je commence.

Un jour de la semaine passée , lorsque je lisois à - côté de mon cher *Charles* , ma fidèle *Sarah* entra , et me dit d'un air embarrassé : — votre *lady Ship* est attendue dans son appartement. — Qui me demande ? — Une jeune dame qui demeure dans l'hôtel depuis quelques jours. J'avois quelque répugnance à quitter *milord*

*Creven* ; mais il m'y engagea lui-même. Je me rendis dans le salon , et fut fort étonnée de voir une charmante créature qui se jetta à mes pieds dès qu'elle m'aperçue ; ses larmes sembloient la suffoquer à un point que le peu de mots qu'elle prononçoit , étoient entièrement intelligibles ; je la fis relever , et la plaçant sur un sofa , je m'assis à ses côtés ; puis lui prenant les mains , je cherchois à la tranquilliser par de consolantes paroles , ses sanglots durèrent plusieurs minutes ; j'étois moi-même extrêmement émue. A la fin , pourtant , elle put m'expliquer le motif de sa visite : le voici en substance. Depuis l'âge de raison , elle avoit été pensionnaire au couvent des filles du Calvert ; jamais elle n'a connu ni son père , ni sa mère ; l'abbesse à qui elle a souvent fait des questions à cet égard a toujours éludé de sa-

tisfaire sa curiosité naturelle. Elle étoit exactement traitée comme les pensionnaires qui payent la plus forte pension ; et sans l'incertitude de son état, elle se seroit trouvée heureuse. Un hazard bien cruel , dit-elle , lui a procuré la connoissance d'un jeune anglais , sachant sa langue parfaitement ; elle a eu de fréquentes occasions de converser avec lui à la grille. Ce jeune homme est doué de toutes les graces et de tous les charmes de son sexe ; il fit une vive impression sur le cœur de *Sophia* [ c'est le seul nom qu'elle se connoisse ]. Il le vit , et scut si bien s'en prévaloir , qu'il eut l'art d'en obtenir un aveu. Ce penchant mutuel ne fut bientôt plus un mystère. L'abbesse en fut informée, et défendit à *Sophia* d'entretenir aucune correspondance avec l'anglais ; elle obéit d'abord , malgré la vive dou-



leur qu'elle en ressentie. Son amant  
scut se ménager les moyens de lui  
faire passer des lettres par une tourrière;  
elle refusa de recevoir les premières;  
mais la persévérance de l'anglais, et  
plus encore sa propre inclination l'em-  
porta. Elle ouvrit une lettre, puis  
deux, puis trois; puis répondit enfin  
dans un malheureux instant: elle con-  
sentit à sortir secrètement du couvent.  
La tourrière leva toutes difficultés;  
et un soir *Sophia* se laissa conduire  
dans le lieu où son amant l'attendoit:  
les transports de joie qu'il fit éclater  
remplirent tellement l'esprit et le cœur  
de la pauvre enfant, qu'elle ne sentit  
pas tout de suite l'énormité de la faute  
qu'elle venoit de commettre. L'anglais  
la conduisit dans le même hôtel où  
nous sommes logées; il lui procura  
une femme-de-chambre, et la laissa  
en lui promettant d'amener le lendemain

un prêtre de ses amis , qui devoit les marier. [ *Sophia* croyoit bien fuir avec son époux ]. Le lendemain il vint seul ; son ami étoit à la campagne , et n'en revenoit que dans deux jours ; il n'avoit pas osé confier ce secret à un autre. *Sophia* qui étoit sans défiance le crut. Au bout des deux jours, on supposa un nouveau retard ; et *Sophia* quoiqu'impatientée , étoit toujours sans soupçon ; une semaine se passa dans une continuelle et vaine attente. La veille au soir, l'anglais vint la voir plus tard qu'à l'ordinaire ; il n'étoit pas de sang-froid , et tint des propos fort libres à son amante ; elle ne l'avoit jamais vu que soumis et respectueux. Son état lui donna des craintes ; cependant elle prit le parti de la douceur pour lui faire sentir le tort de sa conduite. Apparemment qu'il se méprit sur le motif qui la

faisoit agir ; car il redoubla ses caresses : elle le repoussa vivement. Il en fut choqué ; et ne connoissant plus aucun frein à la violence de ces desirs effrénés , il se jetta en furieux sur son innocente victime incapable de pouvoir se défendre : ayant inutilement crié de toutes ses forces , elle se saisit d'une épingle de ses cheveux , et l'enfonça dans le bras de son adversaire ; la douleur lui fit quitter prise , et elle profita de ce moment pour se sauver dans sa chambre à coucher , où elle s'enferma. Le jeune homme que l'évènement avoit rendu à la raison , resta plus d'une heure à la porte , implorant sa grâce ; promettant , jurant de toujours la respecter : elle n'ouvrit ni ne répondit à ses supplications ; enfin , il sortit. Peu d'instants après , sa femme - de-chambre , qu'il avoit éloigné pour l'exécution de son odieux projet , rentra.



Elle eut toutes les peines du monde à décider *Sophia* à lui ouvrir sa porte: ce qu'elle ne fit qu'après en avoir exigé les plus grands sermens qu'elle étoit seule. La pauvre *Sophia* passa la nuit dans la douleur et les larmes. Elle a bien vu alors que toutes les promesses qu'on lui avoit faites , n'étoit que pour la tromper. Dès le matin, l'anglais lui a écrit pour obtenir le pardon de sa faute, qu'il rejeta sur un malheureux état où un diner d'amis l'avoit exposé, etc..... Comme *Sophia* n'avoit pas répondu à cette lettre ; il en écrivit une seconde , qu'elle renvoya sans l'ouvrir. Sa femme de-chambre, qui est une bonne et honnête fille , lui conseilla d'implorer la protection d'une dame anglaise , logée dans le même hôtel, de laquelle on fait beaucoup d'éloges. [ Pardon , ma *Fanny* : semblable à un historien exact , je dois

rendre les mêmes mots dont on s'est servi ]. C'est alors qu'elle s'est décidée à venir se jeter à mes pieds pour obtenir ma protection. — Vous l'aurez ; aimable et trop malheureuse *Sophia*. Soyez désormais sans nulle crainte , ma maison sera votre asyle. Dans un instant plus calme , nous verrons ce qu'il sera convenable de faire : en attendant , recevez l'assurance de mon amitié. Elle baisa ma main , et me jura un attachement et une reconnoissance éternelle. Cet Anglais , dont je ne crois pas vous avoir dit encore le nom , s'appelle *Conway*. Il n'est pas de démarches qu'il n'ait essayé pour regagner le bien qu'il a perdu ; mais il n'ose en faire aucune ouvertement. La femme-de-chambre de *Sophia* dit qu'il est dans un état à faire pitié ; il pleure , s'arrache les cheveux , proteste qu'il ne survivra pas à sa douleur. Je l'ai prié

de ne pas rendre ses détails à sa maîtresse; elle me l'a promis. J'ai demandé à ma jeune amie, s'il lui seroit agréable de retourner dans son couvent, promettant de prendre sur moi tous les torts qu'elle paroïssoit avoir à ma proposition : ses yeux se sont remplis de larmes. Comme elle ne répondoit pas, j'ai répété ma question. — Comme il plaira à votre *lady Ship*. — Dites-moi franchement, vous sentez-vous quelque répugnance? — Beaucoup à vous quitter, a-t-elle dit avec précipitation. Eh bien! *Sophia*, vous ne me quitterez pas; mais je pense qu'il seroit convenable d'instruire madame l'abbesse du lieu où vous êtes. — En ce cas, mon bonheur ne sera qu'un songe; elle ne souffrira jamais que je sois avec une Anglaise. — Elle a donc bien de l'horreur pour ma nation? — Ce sont sans doute les ordres qu'elle a reçus con-



cernant ma personne. — N'en parlons plus, *Sophia*: tant que je vivrai et que vous en serez digne, vous pouvez compter sur mon amitié. Ainsi, *Fanny*, voilà une troisième sœur que le sort vous envoie: au reste, nous n'aurons pas à en rougir, car elle est vraiment charmante pour la figure et le caractère. Malgré elle, on voit que l'inclination que monsieur *Conway* lui a inspirée, est loin d'être entièrement détruite; mais je compte beaucoup sur sa raison. *Milord Creven* connoît ce *Conway* de réputation; il passe pour un homme sans mœurs. Je me rappelle d'en avoir beaucoup entendu parler à *sir William-Astern*: c'étoit un de ses grands amis. Voilà une lettre énormément longue, et je ne vous ai pas encore parlé de mon attachement; c'est que je sais bien que *Fanny* n'en sauroit douter. Nous serons à *Londres*

vers

( 73 )

vers le milieu du mois prochain ; je me  
fais un vrai plaisir d'y voir l'aimable  
*mistress Butler*. Adieu, ma bonne sœur ;  
à vous pour la vie,

*Louisa* CREVEN.

---

L E T T R E X L I I I .

*De sir William Astern à monsieur*  
Conway.

F R A N C E .

*De Londres.*

DONNE - MOI la main , mon frère  
d'infortune... Tu as donc aussi échoué  
dans ta grande aventure ? Trop de  
précipitation t'a perdu , et le contraire  
cause mes regrets. De quoi diable aussi  
vas-tu t'aviser de t'enivrer, quand deux  
têtes comme la tienne eussent à-peine

*Tome II.*

G

suffi pour amener une heureuse conclusion ? Mal-adroit, n'as-tu donc aucun ami qui ait pu te tirer d'embaras ? Elle vouloit être mariée ; il falloit l'épouser... sous condition s'entend, mort de ma vie. Je te croyois mon maître en fait de trahison ; mais je vois clairement que je puis te donner des leçons. C'est donc *milady Creven* qui s'est chargée de la petite *Sophia* ? Ces femmes à grandes vertus ne sont bonnes qu'à nous tourmenter ; leur cœur est la résidence de tous les glaçons de la Russie. Que je les abhorre ! N'es-tu pas étonné du lieu d'où je date ma lettre, et que je n'aye pas débuté par te dire, je l'ai retrouvée ? Hélas ! non, mon cher *Edward*, elle n'est point encore en ma possession ; mais comme je n'ai pu me tromper le jour que je l'ai rencontrée, je ne puis me décider à quitter la ville qu'elle habite. Mons



*Johnson* est cette fois en défaut, et certes il en enrage presque autant que ton serviteur. L'autre jour passant *Berkley-Square*, j'eus la curiosité de m'informer si *milord* et *milady Creven* étoient bientôt attendus. On n'a reçu aucune nouvelle qui annonce un retour prochain. Puissent-ils avoir l'heureuse fantaisie de passer l'hiver prochain en France ! Adieu, mon cher *Conway*. Ta lamentable lettre me prouve que tu aimes *Sophia* autant que j'aime *Charlotte*. Je te souhaite le même bonheur que je desire pour moi.

William ASTERN.

P. S. Il y a à parier que je ne quitterai pas *Londres* de l'année ; ainsi tu peux continuer à m'y adresser tes lettres.

## L E T T R E X L I V.

*De mistress Owens à mistress Crafty,*

MULTIFORM-LODGE.

*Du Cottage of the Forest.*

NE venez point encore, ma chère *mistress Crafty*; *Fanny* est malade, dangereusement malade; c'est la vue de *Macdoneld* qui lui a causé une si forte révolution, que nous craignons réellement pour sa vie. Notre vieille hôtesse se prétend capable de la gouverner. Je voulois envoyer chercher un médecin, non pas par amitié pour la malade, mais parce que sa mort nous frustreroit de toutes nos espérances; cette femme s'y est fortement opposée. — Que deviendroît notre secret, dit-elle,

si nous introduisions ici un étranger ? Bientôt tout seroit découvert , et la plus cruelle punition nous seroit infligée à tous. Ses raisons sont bonnes , mais *Fanny* est toujours très-mal ; les remèdes que la vieille lui administre lui font plus de mal que de bien. *Macdonald* tremble de perdre une jolie femme et une belle dot ; nous sommes dans des appréhensions perpétuelles. Le délire ne cesse pas ; elle prononce sans cesse les noms de *Lucy* et d'*Andrew*. [ Quel est cet *Andrew* ? Un amant favorisé , sans doute ]. Je vous écris à côté de son lit : elle est en cet instant ensevelie dans un sommeil qui ressemble à celui de la mort ; son visage est d'une pâleur effrayante ; ses yeux sont creux ; une sueur froide lui couvre le front ; sa respiration est foible et inégale : ma chère amie , je crois en vérité qu'elle touche à son dernier mo-



ment. Ainsi donc nous voilà chargés d'un crime sans en avoir recueilli le fruit. Ce ne sont pas des remords que je sens , mais des regrets de perdre une fortune qui nous étoit due. . . . . Elle s'éveille , et continue à déraisonner. Sa fièvre est extrêmement violente. La vieille a beau dire ; il est impossible qu'elle en réchappe. Sûrement , ma chère *mistress Crafty* , ma première vous annoncera le plus grand malheur qui puisse nous arriver. Adieu , je n'ai pas le courage de vous en écrire davantage.

— Catherine OWENS.

---

---

LETTRE XLV.

*De la right honorable Lady Creven  
à miss Fanny Bromley.*

IRLANDE.

*De Paris.*

J'ÉTOIS hier au *Palais-Royal* : la duchesse d'O....., qui me traite avec une bonté particulière , n'avoit pas voulu jouer pour causer plus librement avec moi. L'aimable princesse me parloit de ses enfans et de son mari avec un enthousiasme bien naturel à une mère , à une épouse aussi tendre. Je prenois le plus grand plaisir à l'écouter , quand nous fûmes interrompues par l'arrivée de monsieur *Conway*. Je vous avoue , ma chère *Fanny* , que, quoique je m'at-

tendisse à voir en lui un être favorisé de la nature , je fus étonnée de le trouver encore mieux que mon imagination et les éloges de *Sophia* ne me l'avoient peint. La princesse s'approcha des tables ; je la suivis , et me plaçai à côté de l'agréable chevalier de D. . . . qui s'informa avec beaucoup d'intérêt de la santé de *milord Creven*. Par hasard , je levai les yeux sur monsieur *Conway* ; les siens étoient fixés sur moi avec une surprenante curiosité. Il se pencha vers un de ses voisins , et lui demanda assez bas , quoique de manière à être entendu : Cette dame est donc *milady Creven* ? Il lui fut répondu par une affirmative. Il tourna plusieurs fois autour de mon fauteuil. Je le vis essayer , à deux ou trois reprises , de m'adresser la parole. A la fin , il me demanda si je me plaisois en France. — Beaucoup , monsieur. — Votre *lady Ship* a-t-elle l'inten-



tion d'y faire un long séjour ? — *Milord Creven* n'a formé aucun projet fixe à cet égard. Ceci ne l'ayant point conduit à son but , son embarras redoubla. Je n'étois moi-même point trop à mon aise , parce que je ne desirois nullement entrer en conversation avec lui ; et comme je le vis décidé à revenir à la charge , je pris le parti de m'en aller : la convalescence de mon cher *Charles* étoit une excuse suffisante.

Ma jeune pupile mérite de plus en plus mon attachement , et je me félicite de l'avoir pour compagne. Toute la maison est enchantée de sa douceur , de sa modestie. Quand je pense que tant de charmes et de qualités eussent pu devenir la proie de la plus affreuse séduction , mon cœur se serre. Est-il donc possible qu'il existe des êtres assez méchans pour ne respecter ni l'innocence , ni la vertu. Ce *Conway* doit

être un homme bien vil , et pourtant il a l'air de la candeur et de la bonne foi. C'est un grand malheur que le vice n'aye pas une marque extérieure qui puisse le faire reconnoître ; alors il n'y auroit de trompé que ceux qui voudroient l'être.

Il y a bien long-tems, ma bonne sœur, que je n'ai reçu de vos nouvelles ; les plaisirs vous font oublier votre amie ; cela n'est pas bien *Fanny* ; et je crois que je suis réellement fâchée contre vous , si fort, que je suis presque tentée de vous cacher une charmante résolution que nous avons prise ce matin. D'abord, nous partons d'ici jeudi ; et le printems prochain, il ne sera pas impossible que *Fanny* et *Louisa* se retrouvent encore une fois ensemble ; oui, mon amie, *mi-lord Creven* qui se fait une joie d'en causer à sa *Louisa*, consent que

nous allons passer en *Irlande* les mois de mai et de juin. Vous le voyez, méchante, lors même que vous ne pensez plus à moi, je ne néglige aucun moyen de me rapprocher de vous. Adieu paresseuse; je compte gronder sérieusement *mistress Butler* pour s'être totalement emparée de ma *Fanny*. Malgré vos torts, je vous aime toujours.

*Louisa* CREVEN.

P. S. Nulle nouvelle de *Charlotte*, l'incertitude de son sort est un tourment pour ma vie.





---

LETTRE XLVI.

*De mistress Crafty , à mistress  
Owens.*

MULTIFORM-LODGE.

*Au Cottage of the forest.*

COMME deux avis valent mieux qu'un , ma chère *mistress Owens* ; j'ai consulté monsieur *Crafty* sur ce qu'il y avoit à faire dans l'état désespéré où sont les choses. Après un mûr examen , voici ce que nous avons décidé : notre résolution étant pour le bien de tous, il n'y faut rien changer. Demain à six heures du matin nous partirons d'ici. Monsieur *Crafty* a sçu gagner le *person* [ curé ] de la paroisse ; il consent à nous accompagner. Si à notre arrivée *Fanny* n'est pas encore morte, il  
faudra

faudra que la cérémonie se fasse à l'instant. Le même homme qui vous porte cette lettre a ordre de passer à *Dublin*, où il engagera monsieur et *mistress Fagan* de se rendre sur-le-champ au *cottage of the forest*. Cette précaution est nécessaire, parce qu'il nous faudra plusieurs témoins pour jurer que le mariage s'est fait du consentement de *miss Bromley*. Quoique la réputation de *Fagan* soit généralement connue ; cependant, comme tuteur de *Fanny*, sa présence sera d'un grand poids. Tâchez donc, mon amie, de prolonger la vie de la malade jusqu'à demain au soir ; alors elle pourra mourir sans emporter nos regrets. J'ai entendu dire qu'il y avoit des cordiaux qui soutenoient, l'existence en dépit des progrès de la maladie. Si votre vieille les connoit, faites-en promptement usage. Adieu,

ma chère Owens , notre amitié ne peut pas plus se diviser que nos intérêts.

*Anna CRAFTY.*

---

L E T T R E X L V I I .

*De mistress Worth à miss Fitz-Maurice.*

D U B L I N .

*De Plaësant-Sight.*

O ma chère *Lucy*, quel évènement ! Quel étonnant évènement ! pourrez-vous le croire ? *Miss Bromley* est mariée à cet abject *Macdoneld*. Monsieur et *mistress Crafty* habitent le même hôtel. Cette affreuse nouvelle nous est parvenue par les papiers publics. Sur-le champ, mon époux s'est rendu chez eux ; il a été reçu par *Macdoneld*,



qui l'a prié d'excuser si sa femme ne l'admettoit pas ; mais que se sentant fatiguée du voyage , n'étant arrivée que de la veille au soir , elle n'étoit point en état de recevoir compagnie. Le pauvre monsieur *Worth* est entré dans une situation impossible à dépeindre. Ma chère *Lucy* , venez , accourez vite à *Dublin* ; surement on ne vous empêchera pas de la voir , et vous saurez par quel moyen ils ont extorqué son consentement , pour une union qu'elle a toujours abhorrée. Infortuné *Andrew* ! que deviendra t-il , quand il saura qu'elle est à jamais perdue pour lui ? Sa délicatesse lui faisoit une loi du silence. Mais , mais , se la voir ainsi arrachée , et scavoir qu'elle est victime de la plus horrible cupidité ! .... Je vous envoie un exprès , afin que ma lettre vous parvienne plus promptement. Dois-je ajouter que je

vous attends avec la plus vive impatience ?

*Jemina* WORTH.

---

LETTRE XLVIII.

*De miss Fitz - Maurice à mistress Worth.*

DE DUBLIN.

*De Plaesant-Sight.*

JE pars , ma chère *Jemina* , et serai à *Dublin* presque en même-tems que votre exprès. Je suis d'un étonnement , d'un chagrin ; ma pauvre tête est à moitié tournée. *Fanny*, la femme de *Macdoneld* ? Quelle horreur ! Non , je ne le crois pas. Ils en imposent ; c'est une chose impossible. Oh ! oui je la verrai ! Je forcerai sa prison ,

ma chère *Jemina*. Comment avez-vous pu avoir la crédulité ?..... Je le répète, ils en imposent. Adieu ; bientôt vous serez entièrement désabusée.

*Lucy* FITZ-MAURICE.

---

LET T R E X L I X.

*De miss Fitz - Maurice à la right  
honorable Lady Creven.*

F R A N C E.

*De Dublin.*

M I L A D Y,

ELLE n'est que trop vraie cette affreuse nouvelle que je ne voulois, que je ne pouvois pas croire. Elle est mariée... Votre sœur, ma *Fanny*, est mariée. Exécrable union qui lui a ravi le bonheur et la raison ! Pardonnez,

H 3



*milady*, l'extravagance de mon introduction ; mais en vérité je suis folle aussi, ou je le deviendrai. C'est un volume que votre *lady Ship* va lire souvent. Souvent elle sera forcée d'essuyer une larme de tendresse, de compassion. Aimable *Fanny* ; mais je vous tiens sur des charbons ; ma tâche est cruelle : mais il faut que je la remplisse.

*Miss Bromley* a fait part à votre *lady Ship* du mariage de notre mutuelle amie *miss Eléonore Kellermann* (\*). . . . .  
 Une heure après la réception de la lettre de *mistress Worth*, je quittois *Plaesant Sight*. A mon arrivée à *Dublin*, je me fis conduire à l'hôtel

---

(\* ) Détails faits dans les lettres XL, et XLI.

*Dempster* sans faire aucune question. J'entre, un valet me demande à qui je veux parler? — A la maîtresse de la maison, annoncez-moi. — *Mistress Crafty* est sortie. — Que m'importe, ne vous ai-je pas dit de m'annoncer à la maîtresse de la maison? Il alloit me répondre, lorsque *Macdoneld* parut. — Que voulez-vous? Que demandez-vous? Son insolence me révolta. — Je demande *miss Bromley*. — Il n'y a point de *miss Bromley* ici; vous auriez dû sçavoir avant d'y venir, *madame*, que celle qui portoit ce nom, l'a échangé, en m'épousant. — En vous épousant? Est-il donc vrai qu'elle est votre femme? — Dix témoins peuvent vous en assurer. — Eh bien! c'est elle que je viens voir. — Je suis très-mortifié de vous dire que *mistress Macdoneld* n'est, et ne sera jamais visible pour *miss Fitz-*

*Maurice*, Mon indignation s'étoit élevée au point que j'allois commencer les hostilités.... J'entendis quelqu'un descendre doucement l'escalier: [ l'insolent m'avoit tenu debout dans le vestibule ]. Je tourne la tête et reconnois ma *Fanny*, que dis-je ! je devinois que c'étoit elle ; car son changement est total. Je m'élançois sur les marches , en m'écriant : — *Fanny* , ma *Fanny* ! je te revois donc en dépit des barbares ? L'infortunée me fixa stupidement. — Que me voulez-vous , je ne vous connois pas ? — *Fanny* ne reconnoit pas sa *Lucy* ? — *Lucy* , répéta-t-elle bien doucement , *Lucy* , où est-elle ? — Chère *Fanny* , elle vous tient dans ses bras ; revenez à vous , mon amie , regardez - moi ? — Elle me prit la main. — Parlez-moi , j'aime à vous entendre : votre voix est douce ; il y a si long-tems..... Attendez , je



ne me souviens pas du tems ; mais il m'a paru bien long..... Eh bien ! vous disiez ? — Cessez , dit alors *Macdonald* , un entretien qui vous fatigue , venez *my love* [ mon amour ]. Vous voyez , *madame* , que ma femme ne se porte pas bien. — Je vois , monsieur , que vous avez assassiné mon amie ; mais les loix vengeront l'outrage fait à toute une famille. Frémissez , scélérat ! Un pareil crime ne restera pas impuni. Je ne me connoissois plus : ma colère étoit à son comble. Cependant je tenois toujours *Fanny* pressée sur mon sein ; l'indigne l'arracha de mes bras. — Venez *mistress Macdonald* , quittez cette furie. — Arrêtez *Fanny* , comment pouvez-vous abandonner votre *Lucy* ? — *Lucy* , *Lucy* , répéta-t-elle avec véhémence , montrez-la moi , que je la voie encore.... Mais pourquoi ont-ils frotté ma tête

de ciguë ? Ils disent que c'est *Andrew* et *Lucy*..... Attendez donc..... Comme il me presse les mains!.... Voilà qui est fini , il n'y a plus d'espoir..... Adieu , mon tombeau est ouvert. Alors , l'infortunée fut entièrement soustraite à mes yeux. *Macdonald* l'entraîna au haut de l'escalier ; je voulois les suivre ; un valet eut ordre de me retenir. J'entendis encore quelques mots de *Fanny* : mais une porte qui se ferma violemment , intercepta tout-à-fait les sons de sa voix. Malgré les instances du valet qui me retenoit , je ne voulois pas m'en aller. Bientôt *Macdonald* revint ; je l'accablai d'injures , et n'espérant plus revoir mon amie , je quittai la maison en maudissant les misérables qui avoient causé la ruine de la plus aimable des femmes. Je fus de-là chez monsieur *Worth*, le respectable tuteur de *Fanny*.

— Eh bien ! me dit-il, dès que j'entrerai, l'avez-vous vue ? Des larmes furent ma réponse. — L'avez-vous vue, me demanda *mistress Worth* ? — Mes bons, mes chers amis, nous avons perdu *Fanny*. — Que dites-vous, *Lucy*, quoi ? *miss Bromley* ne seroit plus ! — Désirons, désirons sa mort, hélas ! elle ne seroit plus à plaindre. — Ainsi donc, le mariage est véritable. — *Macdoneld* m'a parlé de dix témoins. — Ils auront usé de violence : sa fortune leur aura tout fait tenter pour effectuer cet odieux hymen ; mais ils ne jouiront pas du fruit de leur perfidie. Les termes du testament sont précis ; si *miss Bromley* se marie contre le gré de ses tuteurs, elle ne jouira que de deux mille livres sterlings, et la fortune tombera au fils du *colonel O'belly*. J'y suis décidé ; oui, je vais aller trouver le colonel :



la procédure commencera ; et *mistress Crafty* sera restreinte aux cinq cents pièces spécifiées dans le testament. — Prenez-garde, mon amie , dit alors *mistress Worth* , par cet acte de justice , mais aussi de rigueur , notre pauvre *Fanny* n'en sera que plus malheureuse. Dans quel état l'avez-vous trouvée , *Lucy* ? Cette question me tira de la profonde rêverie où j'étois tombée ; je ne pus répondre , et mes larmes recommencèrent à couler. — Que vous a-t-elle dit , répéta *mistress Worth* ? — Mes amis , vous allez frémir ; *Fanny* a perdu la raison. Monsieur *Worth* joignit ses mains qu'il dirigea avec ses yeux vers le ciel ; il resta quelques minutes dans cette attitude. — Grand dieu ! dit-il , enfin il a fallu qu'elle éprouvât de terribles vexations , pour être réduite à un état si cruel ! O *Fanny* , *Fanny* ! que je suis à plaindre

die

dre de t'avoir connue! *Mistress Worth* sanglottoit. Tout-à-coup son mari se lève; il sembloit inspiré. — *Fagan*, dit-il, a dû tremper dans ce mystère d'iniquité: je vais chez lui; j'en tirerai la vérité, ou..... Il sortit sans achever. Ce léger espoir nous fut bientôt ôté: *Fagan* n'étoit pas en ville, et sa femme dit à monsieur *Worth* qu'elle n'attendoit pas son mari avant un mois. Nous nous séparâmes sans avoir trouvé le moindre motif de consolation.

J'ai cru qu'il étoit de mon devoir d'instruire votre *lady Ship* de toutes ces circonstances, et de la prévenir que ces deux dernières lettres étant arrivées depuis le départ de *Fanny*, je les ai gardées dans l'espoir de pouvoir un jour les lui remettre, s'il m'est encore permis de la revoir sans être observée. J'essayerai si le nom et la vue des caractères de *milady Creven*,

sa tendre amie , ne pourront pas opérer un heureux changement dans l'esprit de cette chère insensée , j'ai peut-être tort de désirer cet évènement ; alors elle sentiroit l'horreur des nœuds qu'elle a formés , et sa situation deviendroit insupportable. Il est bien douloureux pour moi que ce soit une pareille occasion qui commence une correspondance que dans tout autre tems je regarderois comme un grand bonheur , pour celle qui a l'honneur d'être de votre *lady Ship*.

*Milady* ,

La très - humble et très-  
obéissante servante ,

*Lucy* FITZ-MAURICE.



---

LET T R E L.

*De l'honorable mistress Butler à miss  
Kellermann.*

JALWOOD.

*De Paradise-Park.*

L'AFFREUSE catastrophe qui a précédé mon départ de *Jalwood*, ma belle *Henriette*, a doublé les regrets que j'ai eus de vous quitter ; nonobstant la peine que l'on éprouve lorsqu'il arrive quelque chose de désagréable aux personnes qu'on aime. Je suis affligée de vous voir privé de la charmante société de *Fanny*. Au nom du ciel, *Henriette* ! si vous en apprenez des nouvelles, hâtez-vous de me les mander. Que je plains *Lucy* ! c'est elle qui fait une grande perte ;

elle l'aimoit si tendrement ; elle prenoit tant de plaisir à l'entendre admirer ! Juste ciel ! il semble que je parle d'une morte. J'espère , oh ! oui , j'espère que nous la reverrons. *Miss Fitz-Maurice* m'a paru avoir plus que des soupçons sur l'auteur de cet enlèvement. Ainsi , elle aura pu suivre ses traces. *Mylord Lée* a soutenu le voyage à merveille : et mon époux ne change que pour être chaque jour plus aimable. Vous savez que l'intention de son oncle étoit que nous fissions un petit séjour chez *Milady L...* ma belle-sœur. Noas y sommes arrivés jeudi dernier. Aucun de nous ne songe à dire aux autres que le tems projeté pour le séjour que nous devons faire à *Paradis-Park*, est déjà plus qu'écoulé. Ce sont des gens si aimables que mes nouveaux parens , que l'on désireroit ne jamais s'en séparer. Voulez-

vous avoir une idée de ma belle-sœur, et de ses habitants ; figurez-vous une terrestre copie du céleste séjour dont ce château porte le nom. *Milord L...* est aimé de sa femme comme j'aime mon cher *Charles*. Ils ont un fils beau comme l'amour, âgé de neuf mois. Il est nourri par sa mère, et ne quitte pas les bras de *Milady*. Si vous voyez, ma bonne amie, avec quel plaisir *Butler* contemple sa sœur quand elle remplit les devoirs doux et sacrés d'une tendre mère ! Hier, il disoit à *milord Lée*, ah ! mon oncle, quel bonheur, quand mon *Eléonore* sera ainsi délicieusement occupée ! J'ai rougi, et n'osant tout haut joindre mon desir au sien, j'ai pensé que ce seroient les plus beaux instants de ma vie... *Milady* me fait demander si je veux l'accompagner dans sa promenade du matin : je vous quitte donc, *Henriette* ; mais



comme j'avois le dessein de vous écrire une longue lettre, pour que vous ne m'accusiez pas de paresse, je ne terminerai celle-ci qu'à mon retour. Adieu, jusques-là.

*Continuée le soir.*

Le sort me sert à souhait, *Henriette*; j'ai en main des matériaux pour remplir encore quelques pages. En vous quittant ce matin, je montai en voiture avec *milady*, son poupon et la berceuse. Environ à deux milles, nous nous trouvâmes dans une prairie délicieuse, et quoique la saison soit avancée, le soleil étoit si chaud que nous descendîmes pour prendre un peu d'exercice. Mon petit neveu, qui jusques-là avoit dormi sur les genoux de sa bonne, fut réveillé, et manifesta par ses gestes l'envie ou le besoin de boire. Nous posâmes nos mouchoirs

sur l'herbe pour empêcher que l'humidité ne fit mal à ma sœur, et elle contenta le charmant importun. Nous étions restées debout la bonne et moi. Noire carrosse nous attendoit à une petite distance. Depuis quelques instants, j'avois apperçu une paysanne qui suivoit le chemin par lequel nous étions venues ; elle avoit un livre à la main, et sembloit fort occupée de sa lecture. J'allois faire remarquer cette singularité à *milady*, lorsqu'un léger cri me fit tourner la tête ; je vis ma paysanne tombée par terre, à dix pas des chevaux, et à près de quarante de nous. Mon premier mouvement fut de courir à elle, craignant qu'elle ne se fût blessée en tombant. Quand j'arrivai, elle faisoit de vains efforts pour se relever : je lui prêtai mon secours ; mais il ne lui fut pas possible de se tenir sur ses jambes.

Elle s'étoit donnée une entorse , et sa cheville étoit déjà considérablement enflée : je lui demandai par quel hazard elle avoit pu tomber dans un chemin aussi uni. Elle me répondit en rougissant , que c'étoit la vue des chevaux qu'elle n'avoit apperçus qu'en étant très - près , qui lui avoit fait peur. *Milady* nous joignit , et s'informa de l'accident arrivé. La paysanne parut fort honteuse de sa mal-adresse , fit des excuses , et essaya de nouveau de se relever : même impossibilité. Nous lui proposâmes de la faire porter dans la voiture par le domestique , et de la conduire à sa maison : elle accepta notre offre avec grands remerciements : mais je vis que c'étoit avec beaucoup de répugnance. Dès qu'elle fut dans le carrosse , nous lui dîmes d'indiquer au cocher sa demeure : elle l'expliqua au domestique avec une



aisance qui n'annonçoit pas que ce fût la première fois qu'elle avoit donné de semblables ordres. Pendant notre court voyage, [ car elle habite près de-là ], j'eus le tems d'examiner sa figure qui m'avoit d'abord frappée. Imaginez-vous la plus belle créature que la nature ait formée, et vous aurez une idée de notre superbe villageoise. Villageoise, oh ! je parierois ma vie qu'elle ne l'est pas : un teint si blanc ; des mains si bien faites ; une taille si élégante ; un maintien si décent ; des expressions si choisies : tout me prouve que mon soupçon est fondé. *Milady* est de mon avis. Enfin, nous arrivâmes à une misérable petite chaumière. Une femme entre deux âges, se présenta et témoigna les plus vives inquiétudes quand elle vit qu'on étoit obligé de porter celle qu'elle attendoit. — *God bless my soul* [ dieu bénisse mon ame ].

Qu'est-il donc arrivé à ma chère *Clara*?  
 — Ce n'est rien, ma tante, répondit celle-  
 ci ; ne vous effrayez pas : une légère  
 chute m'a tourné le pied : demain il  
 n'y paroîtra plus. Ces dames ont eu  
 la bonté de me reconduire ; joignez-  
 vous à moi pour leur témoigner notre  
 reconnoissance. — Dieu les bénisse,  
 dieu les bénisse, reprit la bonne femme.  
 Mais *miladis* [ mes dames ] vous  
 plairoit-il d'entrer ? Nous avons du  
 bon lait, c'est tout ce que nous pou-  
 vons vous offrir. Nous la remerciâmes ;  
 et comme il se faisoit tard, nous leur  
 dîmes adieu ; et partîmes dans l'inten-  
 tion de visiter encore la chaumière.  
 L'apparence de cette jeune personne a  
 excité notre curiosité. Si *miss Fitz-*  
*Maurice* me lisoit, ici elle s'écrieroit : Fi,  
 fi ! *Eléonore*, de la compassion à la bonne  
 heure, parce qu'il y a à parier que  
 celle qui quitte son véritable état pour

en prendre un si fort au-dessous , est la proie de quelque malheur ; mais alors lui témoigner de la curiosité , c'est manquer à la sensibilité. Ma chère *Lucy* , j'avoue que vous avez raison , mais en honneur je n'en puis rien rabattre. Je me sens une curiosité insurmontable de savoir l'histoire de cette belle inconnue ; mon motif n'est pas un crime , car il porte avec lui le desir de pouvoir lui être utile et alléger ses peines si elle en a. A présent , je puis conclure ma lettre sans craindre de passer pour une paresseuse. Adieu , ma chère *Henriette*. Aujourd'hui , comme toujours , vous pouvez compter sur l'amitié de

*Eléonore* BUTLER.

P. S. N'oubliez pas d'assurer mon papa de mon respect. Monsieur *Butler* le prie d'agréer la répétition du sien ;



il fait ses complimens à sa charmante  
belle-sœur.

---

LE T T R E L I.

*De l'honorable Edmund Sandish à sir  
Richard Barry.*

I R L A N D E.

*De Green-Street.*

ME voilà de retour dans ma patrie,  
mon cher *Richard*. Le croiras-tu ? J'ai  
vu cette grande et belle ville avec un  
serrement de cœur bien douloureux.  
Nonobstant, mon ami, la perte cruelle  
que j'y ai faite : perte avec laquelle  
le tems ne sauroit me réconcilier, j'ai  
une commission bien triste à remplir.  
Je ne sais en vérité comment m'y pren-  
dre, et cependant je n'ai pas le loisir  
de

de considérer. Il faut, *Richard*, que j'annonce au *duc Howard* la mort de mon cousin, son fils unique. Je crois t'avoir marqué que mon intention n'étoit pas de passer par *Paris*; mais une lettre que je reçus du gouverneur du jeune homme, qui m'apprenoit l'état dangereux où il se trouvoit par les suites d'une blessure, me décida à m'y rendre sur-le-champ. Je le trouvai effectivement très-mal. Le gouverneur m'apprit qu'ayant eu une querelle avec le chevalier de St..... relativement à Col..... de la comédie italienne, ils s'étoient battus au Bois-de-Boulogne, et s'étoient faits tous deux une blessure. Celle de mon cousin fut la plus malheureuse; car son adversaire étoit sur pied depuis quinze jours quand j'arrivai à *Paris*. Je n'y étois que depuis quarante-huit heures, lors-

que mon infortuné cousin expira. J'ordonnai que son corps fût conduit en Angleterre , et je partis quelques jours avant. Comme le convoi ne peut tarder à arriver , il faut absolument que mon oncle soit instruit. Mes amis me félicitent d'un évènement qui me rend un des plus riches héritiers des trois royaumes. Certes , je suis bien loin , moi , de m'en réjouir. Un jeune homme moissonné à la fleur de son printemps , un père qui idolâtroit son fils , et qui le perd d'une manière si cruelle : voilà ce qui me frappe et m'afflige. L'idée d'une fortune que je devrai à un accident , ne peut plaire à mon cœur. Sur mon ame , *Barry* , je consentirois avec joie à faire le sacrifice de tout ce que je possède , pour pouvoir rappeler mon cousin à la vie. . . . . Un de mes gens que j'avois envoyé savoir si le duc



étoit en ville , me rapporte que sa  
*grace* (\*) est dans une de ses terres  
à trente milles d'ici ; il faut que je m'y  
rende. Adieu, mon ami ; *jam your's*  
*for ever* ; [ je suis à vous pour tou-  
jours ] .

*Edmund SANDISH.*

---

(\*) Titre qu'on donne aux ducs et  
pairs du royaume , comme ci-devant le  
titre d'altesse en France.



---

LET T R E L I I.

*De sir William - Astern à monsieur  
Conway.*

F R A N C E .

*De Wigmores-Street.*

J'APPRENDS en même-tems deux bien mauvaises nouvelles , *Edward*. Premièrement , *lord* et *lady Creven* sont de retour ; et *Sandish* , par la mort du jeune *Howard* , devient l'héritier des grands biens et des titres de la maison : Quelle est la famille qui à présent ne s'honoreroit pas de sa recherche ? Si *Charlotte* apprend l'arrivée de sa sœur , elle retournera chez elle. La fausseté du paragraphe sera reconnue ; *Sandish* se présentera , il sera agréé , il l'épousera , et le pauvre *Astern* en sera

pour ses soins, ses peines, ses mensonges et sa honte. Cet animal de *Johnson* fait du matin au soir de vaines démarches pour la retrouver; le masque se cache avec un succès bien extraordinaire. Que j'ai été sot de ne pas profiter des heureuses circonstances que le sort m'a offertes! Ma stupidité méritoit une punition; je la subis; mais ce n'est pas, je le jure, sans me maudire cent fois par jour. Adieu.

William ASTERN.

P. S. Ta *Sophia* est arrivée avec *lady Creven*. Qui peut donc te retenir encore à *Paris*?

1773



---

LE T T R E L I I I .

*De miss Fitz - Maurice à la right  
honorable Lady Creven.*

F R A N C E .

*De Dublin.*

M I L A D Y ,

Je n'attends pas la réponse de votre *lady Ship* , pour vous faire part de l'évènement le plus extraordinaire et le plus heureux. Jamais le ciel ne permet qu'un crime reste impuni.

Hier au soir , monsieur et *mistress Worth* étoient chez moi : nous prenions tristement le thé tous les trois ; il régnoit parmi nous un silence qui peignoit l'affliction de nos cœurs. Plusieurs

coups frappés à la porte de la rue nous annoncèrent des visites ; mais j'avois prévenu l'arrivée de tous importuns, en faisant dire que j'étois sortie. Malgré l'ordre, j'entends quelqu'un insister pour me voir, sous le prétexte d'affaires conséquentes et pressées ; et dans l'instant même ma porte s'ouvre pour laisser entrer un jeune homme dont sûrement *Fanny* a entretenu votre *lady Ship*, *Andrew Williamson* ; il étoit suivi d'un homme d'un certain âge et d'une apparence respectable. — *Andrew!* nous écriâmes-nous ensemble. — Oh ! mes bons amis, dit-il alors, je vous apporte de grandes consolations. Le mariage n'est d'aucune validité : elle étoit à l'agonie lorsqu'il se fit ; elle ne voyoit ni ne parloit ; ils étoient un tas de scélérats. Je sais tout, *monsieur*, et deux autres témoins ont entendu la confession d'une mourante.

Nous avons toutes les preuves par écrit : *miss Bromley* vous sera rendue. La surprise et la joie nous avoient tous rendus muet ; nous avions les yeux fixés sur *Andrew* , qui , se mourant de fatigue , tomba sur un siège presque sans sentimens ; nous volâmes à lui. — Faites-lui prendre quelque chose , dit le *monsieur* qui étoit venu avec lui : depuis trois jours ce jeune homme n'a ni mangé ni dormi. Je lui fis apporter un verre de vin qui lui rendit un peu de force. Alors il commença le récit que je vais faire à votre *lady Ship* : permettez-moi de le laisser parler.

Il est inutile que je vous entretienne des démarches inutiles que j'ai faites depuis l'instant où j'ai quitté *Plaesant-Sight*. Désolé de mon peu de succès , et toujours décidé à poursuivre mes recherches , j'avois repris le chemin de *Dublin* , et j'en étois encore à quarante



milles, lorsque je fus obligé de descendre dans une auberge pour chercher les moyens d'arrêter une espèce d'hémorragie qui me tourmentoit infiniment depuis quelques heures. Pour cet effet, je fis venir un chirurgien. Dès qu'il fut sorti, mon valet vint me dire qu'il croyoit que l'hôte pourroit me donner quelque renseignement sur *miss Bromley*. Je le fis monter. Il me dit qu'à-peu-près quinze jours auparavant, il étoit descendu une dame et un monsieur chez lui, qu'ils paroisoient très-pressés d'arriver, et s'impatientoient fort de ce qu'on ne pouvoit trouver des chevaux assez vite; qu'à la fin ils étoient partis, et qu'en montant en voiture, la dame avoit laissé tomber un billet que l'hôte me remit. En voici le contenu :

« Partez tous les deux au reçu de ce  
» billet; il n'y a pas un instant à perdre.

» *Miss Bromley* est à l'extrémité ; on  
 » croit qu'elle ne passera pas la jour-  
 » née. Nous menons un prêtre avec  
 » nous : dut-elle être morte à notre  
 » arrivée, il faut qu'on l'enterre sous  
 » le nom de *Macdonald*. Le porteur  
 » vous conduira où vous trouverez  
 » votre dévouée ,

» *Anna CRAFTY*.

Je ne vous peindrai pas ma rage et mon désespoir après la lecture de cet affreux écrit ; mais ce n'étoit pas le moment de leur donner l'essor. Je demandai au brave homme s'il savoit où ce monsieur et cette dame s'étoient faits conduire. Il ne put me donner une direction certaine et exacte. Ceci ne m'arrêta pas : je témoignai ma reconnaissance à l'hôte , et partis à cheval suivi d'un seul valet. Je me rendis d'abord où la poste les avoit menés : on me dit

qu'ils y avoient trouvé des chevaux de relais qu'on leur avoit fait préparer , et on me montra du doigt la route qu'ils avoient prise. Je la suivis jusqu'à la nuit sans découvrir l'ombre d'une maison. La pluie commença à tomber avec force , et nous étions fort embarrassés pour rencontrer un abri. En continuant de marcher , nous nous trouvâmes dans un bois fort épais : la pluie redoubloit , et la nuit étoit si obscure , que nous n'osâmes pas nous risquer à avancer. Je descendis de cheval , et fus m'adosser à un gros arbre. Mon domestique suivit mon exemple : là nous attendîmes la diminution de la pluie. Je fis alors sonner ma montre ; il étoit dix heures. Je commençai à perdre patience , lorsque nous entendîmes quelques personnes causer et marcher. Nous aperçûmes en même-tems une lanterne , et nous allâmes à la rencontre



de cet heureux secours. Hélas ! je déplorais beaucoup moins ma situation présente , que le tems que je perdois. Mille idées sinistres accabloient mon esprit : *Fanny* mourante ! *Fanny* entre les mains de ses plus mortels ennemis ! Horrible, mille fois horrible pensée ! En approchant, nous aperçûmes qu'ils étoient deux : une jeune fille et un homme d'un certain âge. Malgré le mauvais tems , ils marchaient très-vite. J'entendis la jeune fille répéter : — Il sera trop tard ; mon dieu ! il sera trop tard , dépêchons-nous , je vous en conjure. Quoique je prisse les plus grandes précautions pour ne pas les effrayer en les accostant , à ma première parole ils furent saisis d'un mortel effroi ; l'heure , le tems , le lieu et notre apparence ne purent que leur faire croire que nous avions de mauvais desseins. Il se passa quelques instans avant de pouvoir les convaincre ,

convaincre , que nous étions plus à plaindre qu'à craindre. A la fin , la jeune fille nous dit de les suivre , et que nous pourrions attendre le jour dans la maison de sa tante. Pendant le chemin , j'appris que cette tante étoit tombée du haut en bas d'une échelle ; et que non-seulement elle s'étoit cassée une jambe et une épaule , mais qu'en outre elle avoit plusieurs côtes d'enfoncées. Cet accident étoit arrivé malheureusement à la nuit , ce qui avoit obligé la nièce à se rendre , malgré la pluie et l'obscurité , au village le plus voisin , pour aller chercher le chirurgien qu'elle ramenoit avec elle. A peine fûmes-nous entrés dans la cabane , que nous entendîmes les cris perçans que la douleur arrachoit à la malade : mon cœur en fut navré. Le chirurgien fut trouver sa patiente : elle étoit couchée dans une chambre attenante une espèce de

cuisine ou salle où nous étions. Les opérations furent longues, et causèrent des douleurs incuies à la malheureuse femme. Pendant ce tems-là, nous nous chauffions et nous nous séchions, mon valet et moi. Au bout de deux grandes heures, le chirurgien nous rejoignit, et nous dit que sans les instances de la jeune fille, il n'auroit pas fait souffrir à la vieille blessée des douleurs inutiles, en lui remettant la jambe et l'épaule; attendu qu'il étoit impossible de la sanver, ayant toutes les côtes du côté droit entièrement brisées. La nièce entra dans ce moment, et questionna le chirurgien, qui ne lui cacha pas l'état de sa tante, et lui conseilla même d'en informer la malade. — Si elle a, ajouta-t-il, quelques dispositions à faire... il faut se presser; car je vous préviens qu'elle ne sauroit vivre vingt-quatre heures. La jeune fille leva



les yeux au ciel, et retourna dans la chambre. Sans doute qu'elle suivit les conseils du docteur, mais ce fut trop bas pour que nous l'entendissions. Au bout d'une demi-heure, une voix accentuée par la plus déchirante affliction, s'écria : — Dieu juste, voilà la punition de tous mes crimes ; quel fardeau je traînerai avec moi dans l'autre monde ! — *Barbery*, mon enfant, n'est-il pas un moyen de l'alléger ? — *Aunt* [ ma tante ], irai-je chercher monsieur *Blifil* ? C'est un saint homme, il vous consolera mieux que je ne le puis. — Monsieur *Blifil* ? il ne voudra pas venir ; il me connoît, il me méprise. — Ma chère tante, laissez-moi l'aller chercher ; malgré le tems et l'heure, je suis sûre qu'il consentira à venir. — Va, mon enfant ; et puisse ton innocence ne jamais rencontrer des âmes aussi noires que la mienne ! Nous

ne perdimes pas un mot de cet étrange conversation. Le chirurgien me fixa. — Si nous en devons juger par ses remords, me dit-il, cette femme a été bien coupable. Puis, il ajouta par réflexion: — Je vais partir avec la nièce; je n'aime pas à être dans cette maison. Je ne puis dire par quel motif je fus fâché de cette résolution, et le pressai tant de rester, qu'il céda à mes instances. La jeune fille nous apporta des rafraichissemens, et sortit bientôt. La malade recommença ses gémissemens. — Je lui dirai tout; une confession entière est à présent mon seul refuge. *O my god have pity on me!* [ Oh ! mon dieu, ayez pitié de moi ! ] Je les vois toutes-là, les malheureuses victimes de mon infâme cupidité. . . . . Déjà, déjà. . . . . je sens les tourmens des enfers. . . . . Laissez-moi, ombres infortunées, bientôt mes maux surpas-

seront les vôtres. . . Ils commencent : toutes les tortures ensemble n'approchent pas de ce que je souffre du corps et de l'esprit. . . Que vois-je ? Ah ! vous que j'ai le plus offensée , pardonnez-moi , *miss Bromley* , pardonnez-moi. Je m'écriai en m'élançant vers la chambre : — *Miss Bromley* ? Ah ! la scélérate. Mon domestique m'arrêta. — Oserois-je , me dit-il , donner un avis à mon maître ? Il seroit plus prudent d'attendre le retour de la nièce et l'arrivée du ministre. Je sentis qu'il avoit raison , et je me rassis dans la plus vive agitation. La vieille avoit entendu mon cri ; elle appella. Le chirurgien fut à elle. — Quel nom venez-vous de prononcer , lui demanda-t-elle ? — Je n'ai pas parlé , lui répondit-il. — Je croyois avoir entendu. . . mais c'est apparemment le délire que me cause le mal que j'éprouve. . . Dites-



moi, monsieur, vous ne pensez donc pas que je puisse en revenir? — Il n'y a pas d'apparence — Pas d'apparence? Terrible certitude!... *Barbery*, *Barbery*! viens, mon enfant, ne quitte pas ta tante. — Elle est allée chercher le ministre. — Ah! oui, monsieur *Blifil*... Permettez-moi, monsieur, de vous prier de rester, quoique votre ministère ne puisse être d'aucun secours à mon pauvre corps disloqué.... J'ai de cruels aveux à faire à monsieur *Blifil*, et un témoin pourra être nécessaire. — Je ne partirai pas, puisque vous desirez ma présence. Il revint nous trouver. — Le cachet du crime est apposé dans tous les traits de cette malheureuse femme, me dit-il bas en me rejoignant. • Nous passâmes près de trois heures à attendre l'arrivée du ministre. La vieille ne cessa de gémir, de s'accuser et de se maudire. A la fin, *Barbery* entra avec

monsieur *Bliffl*, qui nous salua, et sans s'arrêter, passa chez la malade. — Eh bien ! ma bonne, comment vous trouvez-vous ? — C'est vous, monsieur *Bliffl* : parlez-moi franchement, quels sentimens ont pu vous décider à venir chez moi ? — La compassion, la pitié et le desir de vous donner quelques consolations. — Homme respectable, vous me joignez avec pitié, vous me quittez avec horreur : je vais commencer... Alors des convulsions la saisirent avec tant de violence, que le ministre nous pria de venir l'aider à la contenir. Nous y courûmes tous les trois. Dieu, quel spectacle ! Ah ! mes amis, que le crime est hideux ! La misérable avoit arraché ses appareils ; elle se tordoit les bras ; ses yeux ronloient dans sa tête comme s'ils en eussent été détachés ; sa bouche pâle et livide distilloit une écume blanche et gluëuse ;

elle prononçoit quelques mots sans suite, mais ou celui de *mercy* [miséricorde] étoit tout-à-fait distinct. Ce furieux accès dura plus d'une demi-heure. Alors elle recouvra, non le calme, il avoit fui son cœur pour toujours, mais sa raison. Le ministre, qui craignit que la vue de tant de monde ne lui causât de la peine, nous fit signe de sortir. La vieille s'en aperçut. — Non, non, qu'ils demeurent, s'écria-t-elle; j'ai eu des témoins de mes crimes, des témoins... aussi coupables que moi; je veux en avoir de mon repentir. Puisse, ô grand dieu de miséricorde, la sincérité de ce dernier faire une légère amende pour l'énormité des autres! — N'en doutez pas, dit alors le ministre: Dieu est bon, indulgent; un pécheur repentant ne l'a jamais trouvé inexorable. Ayez confiance dans votre attente. Le mal



que vous dites avoir fait , ne peut-il être réparé ? Indiquez-moi comment je puis m'y prendre ; à qui je dois m'adresser ; je vous jure de ne goûter aucun repos avant d'avoir exécuté vos dernières volontés. -- Généreux monsieur *Bliffl* , j'accepte votre parole. Écoutez-moi , écoutez-moi tous : vous allez frémir ; mais que l'horreur que je vous inspirerai ne vous engage pas à m'interrompre : j'ai beaucoup à dire , et je sens à ma foiblesse que je n'ai pas de tems à perdre. Le chirurgien lui fit avaler d'un élixir qu'il avoit sur lui. Se sentant un peu plus forte , elle commença..... Oh ! mes amis ! je vous épargnerai les détails de tous les forfaits qu'elle avoit commis dans tout le cours de sa vie. Les vices ont pris naissance avec elle. Jamais une bonne action pendant soixante et dix ans..... Je passe à l'article qui seul

nous intéresse : c'est lui qui a terminé sa narration. Sa fille qui n'a pas dégénéré , lui avoit écrit pour la prévenir qu'on lui meneroit une jeune personne qu'il falloit cacher avec soin ; et comme elle savoit que l'avarice et le desir d'amasser de l'argent avoient toujours guidé sa mere , elle lui marquoit que cinq cents guineas seroient sa récompense, si les choses réussissoient comme on l'espéroit.

Deux jours après *mistress Owens* arriva avec *miss Bromley*. Une heure de conversation avec la première suffit pour la mettre au fait de ce qu'on attendoit d'elle. Cinquante guineas lui furent données comme des arrhes. *Fanny* ne put résister à la force du coup ; elle tomba malade. La vue de *Macdonald* qui viat le surlendemain , lui fit une si forte révolution , que l'on craignit pour sa vie. La crainte d'être découverte

empêcha qu'on n'appellât un médecin. La vieille se chargea de traiter la malade. Les remèdes dont elle fit usage redoublèrent le mal au lieu de le guérir. Enfin, *mistress Owens* se décida à envoyer un exprès à *mistress Crafty*, et à un ministre. Deux heures après, ils furent au *cottage of the forest* [ c'est le nom de la chaumière ]; ils se rendirent d'abord dans la chambre de *Fanny*, et virent que les craintes n'étoient que trop bien fondées, elle respiroit à peine. O *miss Fitz-Maurice!* ne frémissiez-vous pas de la situation de votre amie? Jusques-là, *milady*, j'avois contenu mes pleurs pour prêter la plus grande attention au récit d'*Andrew*; lorsqu'il me fit cette question, je ne fus plus maîtresse de ma douleur, et je fondis en larmes. *Mistress Worth* y mêla les siennes. Au bout de quelques minutes, monsieur *Worth* pria



notre ami de continuer en quittant la chambre de *Fanny*. Il y eut une conférence entre *Crafty*, sa femme, *mistress Owens*, *Macdoneld*, le ministre que les premiers avoient amené, et la vieille hôtesse. Il fut décidé qu'aussitôt l'arrivée de monsieur et *mistress Fagan* qu'on attendoit, on feroit la cérémonie du mariage. La vieille dit qu'elle connoissoit une herbe, qui, en en buvant le jus, ôtoit totalement la raison pour plusieurs heures; qu'elle étoit d'autant plus sûre de la propriété de cette herbe, qu'elle en avoit fait souvent usage avec succès dans des occasions où elle vouloit faire agir les gens contre leurs volontés. Avant la nuit, monsieur et *mistress Fagan* parurent; *Fanny* alors avoit entièrement repris la connoissance; mais elle étoit excessivement foible. La vieille alla dans son jardin y cueillir l'herbe infernale,

et

et en exprima le jus qu'elle fit prendre à *miss Bromley*. Elle commença son effet par lui causer un sommeil profond qui dura trois heures. Quand elle s'éveilla, *mistress Owens* lui demanda comment elle se trouvoit ; elle ne répondit pas ; ses yeux étoient égarés et étincelants. Tout-à-coup elle rompit le silence pour dire une foule d'extravagances. La vieille fut appelée. Ce n'étoit pas là l'effet ordinaire de cette boisson ; elle en parut surprise, *Fanny* continuoit de battre la campagne. *Mistress Crafty* fut d'avis que l'on procédât sur-le champ à la cérémonie. Le ministre et tous les autres entrèrent ; et le plus horrible sacrilège fut consommé. Cela fait , on donna deux cents guineas au ministre , qui repartit dans l'instant. Cependant , la raison de *Fanny* ne revenoit pas ; mais il sembloit que le remède accordoit au physique ce

qu'il avoit ôté au moral. En peu de jours, elle fut en état d'être conduite à *Dublin* : c'étoit là où ces indignes bourreaux désiroient rendre public le mariage de *miss Bromley* avec monsieur *Macdoneld*. Il fut consigné dans les papiers publics avant de quitter le *cottage of the forest*. Ils tinrent leur parole à la vieille : elle reçut le salaire de son abominable ministère : et depuis, sa fille lui a écrit que *Fanny* continuoit à être insensée, quoique sa santé ne fût pas absolument mauvaise. — Je ne crois pas, ajouta la vieille, qu'un mariage, fait sous de pareils auspices, puisse et doive avoir aucune valeur. Si vous pensez, monsieur *Blifil*, que le serment d'une mourante soit de quelque poids, je suis prête à signer tout ce que je viens de dire, si un de vous veut prendre la peine d'en écrire les détails. Je pris une plume



et du papier , et lui faisant répéter tout ce qu'elle savoit de cette affreuse affaire , j'écrivis mot à mot ce que je vous ai rapporté ; elle signa ; je fis signer monsieur *Blifil* , la jeune paysanne , le chirurgien , et moi-même. La vieille témoigna avoir encore quelque chose à dire. — *Barbery* , apportez-moi une boîte que vous trouverez dans le buffet , dont voilà la clef. La jeune fille se hâta de remplir ses desirs. Recevez ceci , dit-elle à *Barbery* , comme une preuve de ma reconnaissance pour vos soins aussi tendres que désintéressés. Je vous défends de voir ma fille ; c'est un monstre qui corromploit bientôt l'honnêteté de votre cœur. Un autre accès lui prit alors , nous crûmes qu'elle alloit expirer. Nous quittâmes cette scène d'horreur. Alors , le chirurgien pria *Barbery* de lui montrer l'herbe dont

sa tante avoit parlé. Elle ne put le satisfaire, n'étant au *cottage of the forest* que depuis peu de jours. — Je suis bien fâché, me dit-il, de ne pouvoir savoir ce que c'est que cette herbe ; si je la voyois, je serois peut-être en état de guérir la malade en détruisant son effet par un contre remède. Saisissant son idée, je courus dans le jardin où la vieille avoit dit avoir cueilli l'herbe ; j'en pris une poignée de huit ou dix espèces, et les portai dans la chambre de la malade. Elle étoit quitte de son second accès ; et monsieur *Blifil* cherchoit à lui offrir quelque espoir dans la bonté du créateur. Je lui demandai laquelle de ces plantes elle avoit employée ; elle me la montra ; et je fus retrouver le chirurgien ; il examina long-tems les feuilles ; puis il me dit : ----- cette herbe que nous appellons *harnus*, est

une espèce de poison : pour qu'il puisse causer la mort , il faudroit qu'on en prit une grande quantité. Il est à croire que *miss Bromley* n'en a point bu la dose suffisante pour opérer sa destruction ; mais comme alors sa faiblesse étoit extrême , la force du breuvage a attaqué les fibres du cerveau ; ce qui a totalement anéanti sa mémoire , et lui a ôté les moyens de penser. — Cette maladie , lui demandai je , est donc incurrable ? — Non , mais il faudroit un régime doux et suivi ; et sur-tout une situation tranquille. — Consentiriez-vous à entreprendre cette cure ? — Sans-doute , si la malade étoit à portée de recevoir mes soins. — Vous ne voudriez donc pas venir la traiter à *Dublin*. — Impossible ; j'ai des malades dans les environs que l'humanité me défend d'abandonner. Son objection étoit trop



juste , pour que je pusse la blâmer. Cependant , mes instantes prières obtinrent de lui qu'il m'accompagneroit sur la promesse d'être de retour dans trois jours. Comme nous finissions cet arrangement , monsieur *Bliffl* vint nous apprendre la mort de la vieille. --- Je me charge , nous dit-il , de lui rendre les derniers devoirs. Messieurs , occupez-vous de faire rendre justice à qui il appartient. Si vous avez besoin de mon témoignage , je suis tout prêt à vous confirmer la vérité que vous aurez avancée. Nous nous mîmes en route avant dix heures du matin. Nous arrivâmes à l'auberge où j'avois laissé ma voiture. J'y fis mettre des chevaux , et nous vîmes tout d'une haleine jusqu'ici. Permettez , mes bons amis , que je vous présente l'honnête chirurgien à qui nous devons la guérison de l'aimable et infortunée *Fanny*. Nous

fimes nos remerciemens à *Andrew* et à son compagnon , et les forcâmes à prendre quelque chose. J'offris une chambre au chirurgien , qui s'appelle monsieur *Muller* ; et monsieur *Worth* voulut qu'*Andrew* couchât chez lui, [ Le père de monsieur *Williamson* habite la campagne , et ils n'ont point de maison en ville ]. J'avois engagé monsieur *Worth* de nie dire les démarches qu'il comptoit faire , le priant de se souvenir que déjà une fois *Fanny* l'avoit supplié de ne point oublier que *mistress Crafty* s'étoit appelée *Dempster* , et qu'elle avoit été la femme de son oncle. — Rapportez - vous-en à ma prudence , *miss Fitz-Maurice* , et croyez que je ne me mettrai pas dans le cas , à moins qu'on ne m'y force , de mériter ni vos reproches , ni ceux de ma pupile. Faites-nous le plaisir de venir demain dîner avec nous ; j'aurai ,

j'espère, de bonnes nouvelles à vous apprendre. Puis-je me flatter que monsieur *Muller* voudra bien me faire l'honneur de dîner demain chez moi? Il accepta, et promit d'être rendu à dix heures du matin. Je passai la nuit dans une agitation causée par l'inquiétude et la joye. La matinée me parut d'une longueur énorme; à trois heures je me fais conduire chez *mistress Worth*; elle vint me recevoir sur l'escalier. — Ma chère *miss Fitz-Maurice*, tout a réussi. *Fanny*. — Eh bien! *Fanny*? — Je crains de vous causer un saisissement. — Ma *Jemina*, ne me laissez pas en suspens, dites vite où est ma *Fanny*? — Dans le salon, je l'ai quittée pour venir vous en avertir. — Est-elle... — Toujours de même; mais entrons, je n'aime pas à la laisser seule. Nous entrâmes; ah! comme le cœur me battoit: *Fanny*



étoit assise sur un tabouret près de la fenêtre; elle paroissoit profondément occupée à rouler un coin de son tablier. Le bruit que nous fîmes ne put la distraire; je m'approchai d'elle: --- Bonjour, ma chère *Fanny*, comment vous portez-vous, mon amour? Elle leva ses beaux yeux, me fixa, et ne répondit pas. Je lui pris une main sur laquelle j'imprimai mes lèvres; une larme s'échappa de mes paupières, et tomba sur sa main. Elle fit un petit cri, et se plaignit que je l'avois brûlée. Alors elle se leva et fut d'un air boudeur se placer sur un sofa à l'autre bout de la chambre. Je demandai à *mistress Worth* si *Andrew* l'avoit vue.

— Non, pas encore; il est en ville avec monsieur *Worth*: c'est monsieur *Muller* qui accompagnoit *Fanny* dans la voiture. --- Vous ne savez donc pas comment les choses se sont passées?

- - Non pas avec détail , mais nous n'en devons pas être mécontentes, puisque la voilà. --- Etes-vous de mon avis , *mistress Worth*? J'espère quelque chose de sa première entrevue avec *Andrew*. --- Je disois , il n'y a qu'un instant à monsieur *Muller* , si quelqu'un qui intéresseroit le cœur de *miss Bromley* , paroïssoit à ses yeux , peut-être la révolution opéreroit un heureux changement dans sa raison. -- Sans-doute , m'a-t-il répondu , si la folie étoit provenue accidentellement par exemple , par un grand chagrin , une grande joie , ou une frayeur même ; mais ceci est un cas différent : on a fait couler du poison dans ses veines ; son sang est allumé , et mon avis est que le moins de révolution qu'on pourra lui causer , sera le mieux. Il terminoit ces mots ; une voiture s'arrêta à la porte , et l'on frappa

plusieurs coups. *Fanny* n'eut pas l'air de les avoir entendus. Monsieur *Worth* entra suivi de monsieur *Williamson*. Le premier fut à *Fanny*, et lui prit la main. Elle le laissa faire, sans changer d'attitude; il lui parla du plaisir qu'il avoit de la revoir; elle répondit qu'on lui avoit frotté la tête de ciguë. *Andrew* fut s'asseoir à côté d'elle. La plus vive douleur étoit peinte dans ses yeux. Elle se tourna vers lui, et lui posant la main sur le front, elle lui demanda si on lui avoit aussi frotté la tête avec de la ciguë. --- C'est mon cœur, belle *Fanny*, qui est le plus malade; et il pressa sa main contre sa poitrine. --- Vous avez l'air triste, lui dit-elle affectueusement; je le vois, ils vous auront aussi causé du chagrin, les méchants! Voyez ma tête; ils disent que c'est par l'ordre de *Lucy* et d'*Andrew*: je le crois;



mais cela est bien mal. On vint avertir que le diner étoit servi. Monsieur *Worth* prit la main de *Fanny*, et la conduisit dans la salle à manger. Elle le suivit sans mot dire; mais lorsqu'elle aperçut les plats, elle se mit à rire, à sauter, et se hâta de prendre place. Monsieur *Muller* se mit à son côté droit, et son tuteur à gauche; *Andrew* étoit vis-à-vis. Le docteur eut soin qu'on ne lui servît que des choses convenables à son état. Elle mangea avec voracité. Quand sa faim fut en quelque manière assouvie, elle regarda autour d'elle; les yeux d'*Andrew* qui ne la quittoient pas de vue, arrêterent les siens de quelques minutes; elle ne les détourna pas: ceux de *Williamson* se remplirent de larmes; elle se leva précipitamment, et courut les essuyer avec son mouchoir. --- Ne pleurez pas,

pas, ma *Lucy*, ils ne vous feront pas plus de mal qu'à moi, et vous voyez que je me porte bien; sans cette ciguë je serois heureuse. Elle retourna alors lentement à sa place. Quand nous quittâmes la table, elle prit mon bras. ---- Allons, *Louisa*, allons savoir des nouvelles de *milady*. Je crus le moment favorable; je lui parlai de vous, et lui donnai vos lettres. Elle les prit avec plaisir, et courut les poser sur le sofa; elle s'y assit elle-même, et pendant plusieurs minutes elle s'en occupa entièrement. Dix fois elle les changea de place: à la fin elle les oublia, et je les repris *unopened* [ sans avoir été ouvertes ]. Le pauvre *Andrew* ne pouvoit contenir sa douleur: il s'étoit placé dans un coin du salon; sa tête reposoit dans unè de ses mains. Elle fut long-tems sans songer à lui: en se promenant dans la cham-

bre , elle le vit. — Ah ! c'est vous , venez , je vais tout vous dire ; mais promettez-moi que vous n'en parlerez à personne. Et sans attendre sa réponse elle le mena sur le sofa , et continua : — Il y a bien long-tems de cela ; il portoit toujours une épingle à son jabot..... la voilà. Effectivement elle tira de son sein une épingle qu'*Andrew* avoit perdue un jour à *Plaesant-Sight*. --- Je la porte toujours ; ils ont voulu me la prendre , oh ! mais j'en aurais défié cent. *Andrew* tenoit l'épingle et la baisoit. ---- Vous voulez peut-être aussi l'avoir ? N'est-ce pas que vous la voudriez ? Mais ne me la demandez pas , je serois forcée de vous la refuser. Quand ils ont frotté ma tête de ciguë , j'ai dit : cela me fait moins de mal que de me prendre mon épingle. *Andrew* se mit à sanglotter : elle le considéra un moment ;



puis pleura avec lui. Nous craignîmes que cela ne lui fit du mal ; mais monsieur *Muller* nous assura du contraire. Bientôt après , elle se laissa aller sur le sofa , et s'endormit. On la porta dans le lit de l'appartement qu'on lui avoit fait préparer. Sa fidèle *Nancy* l'y attendoit : la pauvre fille baisa les mains de son infortunée maîtresse , en les baignant de ses larmes. Dès qu'elle n'y fut plus , je priai monsieur *Worth* de me raconter de quel moyen il s'étoit servi pour ravoir ma jeune amie. — A onze heures de ce matin , me dit-il , je me rendis avec monsieur *Muller* à l'hôtel *Dempster* : je demandai à parler à monsieur et *miss* *Crafty* ; on me fit passer dans une salle où ils déjeunoient. *Macdonald* quitta la chambre lorsque nous entrâmes. Sans aucun préambule , je dis que je venois chercher ma pupile

pour la conduire chez moi, dont elle n'avoit été éloignée que trop long-tems. Monsieur *Craffy* me répondit d'un ton ironique, qu'il falloit que jem'adressasse à monsieur *Macdoneld*; mais que si je n'aimois pas à faire des démarches inutiles, je pouvois m'épargner celle-là, attendu qu'il ne croyoit pas que l'intention de *Macdoneld* fut de laisser vivre sa femme autre part que chez lui. — Vous ne me croyez pas, je pense monsieur *Craffy*, assez fou pour venir vous demander *miss Bromley*, si je n'en avois tous les droits? — Je ne désavoue pas, monsieur, que vous n'en ayez eu sur *miss Bromley*; mais vous n'en avez aucun sur *mistress Macdoneld*. — Puisque vous ne voulez pas m'entendre, je vais être plus clair: alors je tirai de ma poche le papier qu'a apporté *Andrew*. — Connoissez-vous, leur

demandai-je , la vieille habitante du *Cottage of the forest* ? Tous deux changèrent de couleur. Je commençois la lecture des aveux de la vieille , et je nommois les témoins qui avoient reçu son serment : ils voulurent nier ; monsieur *Muller* prit la parole , et assura qu'il n'y avoit aucun doute à avoir de la vérité de tout ce que contenoit l'écrit , et se fit connoître pour un des témoins. Tous deux d'un même mouvement se jettèrent à nos pieds , en criant grâce. — Relevez - vous , dis-je à *mistress Crafty* ; je n'oublierai pas que vous avez été la femme du plus respectable des hommes ; qu'il fut l'oncle de ma pupile , et mon meilleur ami. Je desire , je veux vous sauver ; mais il me faut une victime pour désabuser le public. — Prenez *Fagan* , dirent-ils ensemble. — Les loix se le réservent ; je n'aurai pas





le droit de lui faire grâce. — *Macdoneld* et *mistress Owens* ont partagé les crimes ; qu'ils soient punis , et laissez-nous fuir. [ Je ne pus m'empêcher de remarquer ici combien l'amitié que les scélérats se portent est légère ]. — Dans une heure , repris-je , *Fagan* , sa femme , *mistress Owens* , *Macdoneld* , et votre femme-de-chambre , dis-je à *mistress Crafty* , seront arrêtés : ainsi ne perdez pas un moment , partez , et ne reparaissez jamais dans ce pays ; avant tout , ordonnez que *Fanny* me soit remise. Monsieur *Crafty* sonna : on fit dire à la femme-de-chambre de descendre avec *mistress Macdoneld*. — Pas davantage , s'il vous plaît , de ce nom , monsieur , dis-je au domestique ; c'est *miss Bromley* que l'on demande. Il eut l'air surpris , et sortit. Cinq minutes après , *Fanny* entra. Je lui pris la

main ; et souhaitai le bonjour et un prompt voyage à monsieur et *mistress Crafty*. Lorsque nous traversions la *Hall* [ vestibule ], *Macdoneld* accourut. — Arrêtez, où conduisez-vous ma femme ? Elle ne quittera pas ma maison. — Ta femme, ta maison, misérable ? *Be gone* [ va-t-en ]. — Prenez-garde, dit la pauvre *Fanny*, il a de la ciguë caché dans ses mains, dont il veut encore me frotter la tête. En montant en voiture, je fis signe aux hommes qui attendoient à la porte. J'ai oublié de vous dire qu'avant de me rendre à l'hôtel *Dempster*, j'avois été obtenir un *warrant* [prise-de-corps] contre *Macdoneld*, et un contre la femme-de-chambre de *mistress Crafty*. Les *constables* attendoient ma sortie, comme un signal pour entrer. Je laissai *Fanny* avec monsieur *Muller*, et fus obtenir d'autres *warrants* contre *Fa-*

gan , sa femme , et *mistress Owens*.  
 — Juste ciel ! combien de coupables ,  
 m'écriois-je ! et seront-ils tous punis ?  
 — Sans aucun doute , répondit mon-  
 sieur *Worth*. — Voulez vous per-  
 mettre , dit alors *Andrew* , que j'in-  
 troduise un sujet plus intéressant pour  
 nos cœurs : monsieur se charge de la  
 guérison de *miss Bromley* ; mais il  
 ne peut rester à *Dublin*. Je n'ai ob-  
 tenu de lui que jusqu'à demain. Ne  
 seroit-il pas convenable de placer l'aima-  
 ble malade à portée de cet honnête  
 homme ? Monsieur *Muller* dit qu'il y  
 a à un demi-mille de chez lui , une  
 jolie petite maison avec un assez grand  
 jardin à louer. Nous fîmes tous de  
 l'avis de monsieur *Williamson* ; et  
 il fut décidé qu'il partiroit demain ,  
 avec monsieur *Muller* ; qu'il loueroit  
 la maison , et feroit tout préparer  
 pour que *Fanny* , *mistress Worth* ,



*Nancy* et moi , pussions nous y rendre  
lundi prochain. Il étoit tard , nous  
nous séparâmes. Je n'ai pas voulu me  
coucher , sans raconter à votre *lady*  
*Ship* les étonnans évènements arrivés  
dans le court espace de vingt-quatre  
heures. Miséricorde ! il est quatre heures  
et demie du matin. Adieu , *milady* ;  
le plaisir de vous faire part de bonnes  
nouvelles , avoit éloigné de moi le  
sommeil ; je le sens qui se rapproche.  
Je suis ,

de votre *lady Ship* ;

l'humble servante ,

*Lucy* FITZ-MAURICE.

LETTRE LIV.

*De l'honorable Edmund Sandish à  
Sir Richard Barry.*

IRLANDE.

*De Down-Hill.*

C'EST à-présent, mon cher *Richard*, que j'ai plus de raison que jamais, de désirer que le sacrifice de toute ma fortune puisse rendre la vie au fils de mon oncle infortuné. Combien sa douleur me perce l'ame ! Quand le convoi arriva, je crus dix fois que le même tombeau contiendrait les corps du père et du fils. Enfin la nature succomba, et *milord Duke* fut porté mourant sur son lit. Dix jours se sont écoulés depuis cet accident ; et les médecins ne peuvent point encore

répondre de sa vie. Son chagrin est d'un genre à durer long-tems. Je préférerois qu'il l'exhalât par des plaintes, ou des larmes; mais mon ami, il est impossible d'en tirer une seule parole. Sa peine est concentrée, et sans de fréquents et douloureux soupirs, souvent on douteroit de son existence. Ma présence est la seule qui semble ne pas lui être importune; aussi je ne m'éloigne presque jamais de son lit. Il ne refuse pas de prendre ce que ma main lui offre par l'ordonnance des médecins. Je ne m'apperçois pas que les fréquents remèdes que je lui administre ayent encore opéré aucun heureux changement. Cependant, comme il n'est pas pire, j'ai de l'espérance que le tems et mes tendres soins ramèneront, si non le bonheur, du moins un peu de calme dans une ame aussi vivement affectée. Tu peux, mon



ami, m'écrire directement ici; car sûrement je ne quitterai pas sa *grace*, tant que ma présence lui sera agréable. Adieu, je t'aimerai toujours.

*Edmund SANDISH,*

---

L E T T R E L V.

*De la right honorable Lady Creven à  
miss Fitz-Maurice.*

IRLANDE.

*De Berkley-Square.*

Je vous dois avant tout, aimable *miss Fitz-Maurice*, une explication des raisons qui sont cause que vous n'avez pas reçu plutôt de mes nouvelles dans les lettres que j'ai écrites à *Fanny*, et qui sont encore *unopened* [cachetées]. Je lui marquai mon départ de *France*,  
et

et mon arrivée ici pour le quinze du mois passé. Par conséquent, vos lettres ont été à *Paris* ; et comme un étranger qui habitoit le même hôtel que nous, étoit sur son départ, il se chargea de me les apporter : ce qui a occasionné des longueurs au point qu'elles ne me sont parvenues que ce matin. Depuis mon arrivée ici, *milord Creven* a été si malade, qu'il ne m'a pas été possible de trouver un instant pour écrire à *Fanny*. Cependant, comme il est un peu mieux, j'espère pouvoir me mettre en route pour vous aller trouver dans trois ou quatre jours. Oh ! charmante *Lucy* ! vous qui avez connu ma sœur lors de ses heureux jours, et qui l'aimez malgré son malheur, concevez, faites-vous une idée des maux que mon cœur éprouve en pensant au cruel état.... *Fanny*, la spirituelle *Fanny* n'est plus en ce

moment qu'une pauvre insensée ! Les monstres ! ils ont détruit un si bel ouvrage de la nature. Ils seront punis, dit monsieur *Worth*. Hélas ! c'est une triste consolation pour nous ; il valloit mieux les laisser vivre pour pleurer leurs crimes, et avoir le tems de se repentir. Espérez-vous, croyez-vous que monsieur *Muller* tiendra sa promesse ? *George our king* (notre roi) est totalement guéri. Pourquoi ne pas mettre ma sœur entre les mains de ceux qui ont opéré cette merveilleuse cure ? Pardon, aimable *Lucy*, si je contrecarre vos vues ; mais vous excuserez les alarmes d'une sœur et d'une amie. Je plains comme vous l'intéressant *Andrew Williamson*. Ma *Fanny* m'a souvent entretenue de ses aimables qualités ; elle l'estimoit.... Je puis avouer à *miss Fitz-Maurice* qu'elle l'aimoit. Un pareil mari n'auroit pu que la rendre heureuse. Ce



jeune homme n'est pas favorisé de la fortune : qu'importe ? Ma *Fanny* est riche ; ils eussent trouvé la félicité dans une union qu'un penchant mutuel avoit formée. Hélas ! le sort cruel a moissonné nos espérances. Cependant, si monsieur *Muller*..... Grand dieu ! donnez-lui autant de pouvoir qu'il a de bonne volonté.

*Sophia*, dont surement *Fanny* vous a parlé, m'accompagnera. Sensible et généreuse fille, il lui tarde de consacrer ses soins à l'infortunée sœur de son amie. Adieu, estimable *Lucy* ; recevez mes remerciements , et les assurances de mon inviolable attachement.

*Louisa* CREVEN.



---

LETTRE LVI.

*De monsieur Conway au marquis de  
B.....*

FRANCE.

*De St. James's-Square,*

Je n'ai trouvé à mon arrivée ici, mon cher marquis, que des sujets de désolation. Mon premier soin, et vous vous en doutez bien, a été de m'informer de ma cruelle, quoique toujours aimée, *Sophia*. La veille elle étoit partie pour l'Irlande avec *milady Creven*, et l'on ignore le tems que durera leur absence. Je vais chez *sir William-Astern*, cet ami dont je recevois fréquemment des lettres, que vous aimez tant à lire. — Il est dans

son lit, et on le croit dans le plus grand danger, me dit-on à sa porte. — Quelle est sa maladie? — Une chute du haut de son phaëton, jendi dernieren *Piccadilly*. — Encore passe, le fils du soleil lui en avoit montré l'exemple. — Ne riez pas, monsieur, me dit un de ses gens, son honneur est dans un état pitoyable. — Et ne puis-je pas le voir? — Impossible: les médecins ont ordonné qu'il ne fût admis personne dans sa chambre. — Quand il pourra recevoir du monde, vous viendrez m'avertir. Je rentre chez moi: on me remet une lettre; elle étoit de la femme-dé-chambre de ma mère qui me marquoit que *milady* étoit très-malade, et désiroit qu'aussi-tôt mon arrivée à *Londres* je vinsse la trouver. Ainsi, mon cher marquis, vous voyez d'un côté ma maîtresse absente; de l'autre, mon ami disloqué;



et pour compléter ma misère , ma mère s'avise de tomber malade pour me forcer à aller habiter une triste et ennuyeuse campagne , dans le tems où la ville commence à se repeupler. Je ne vous demande pas de nouvelles de vos plaisirs ; toujours aimable , toujours sémillant ; nombrant vos conquêtes par les jours de l'année ; je m'écrie avec notre *tom-jones*, heureux mortel ! De la fortune , de la naissance , que lui manque-t-il ? Vous avez de plus que ce monsieur *Blifil* , l'art de vous faire aimer. Faites-moi part de vos secrets , marquis , j'en ferai l'expérience sur la jolie petite *Sophia*. Adieu ; ma chaise m'attend : je vais où le devoir m'appelle ; je défie même un anachorète de faire mieux. Je vous souhaite bonheur , et prospérité.

*Edward CONWAY.*

P. S. Mon frère aîné qui est en  
Allemagne , ira a *Paris* cet hyver.  
C'est un sage, je vous le recommande.

---

LET T R E L V I I .

*De la right honorable Lady Creven  
au right honorable Lord Creven.*

AN G L E T E R R E .

*De Bosky.*

J'ESPÈRE , mon cher *Charles* , que  
tu es bien convaincu que rien que la  
triste situation de ma *Fanny* ne pou-  
voit me décider à te quitter , n'étant  
pas entièrement rétabli ; cependant ,  
je suis partie bien tranquille sur ton  
état. Le docteur *Warent* m'a juré que  
tu ne pouvois craindre aucune rechûte ,  
et qu'avant huit jours tu serois en état

de sortir. Au nom de notre tendresse ,  
mon ami, écris-moi toutes les semaines,  
comme tu me l'as promis.

Tu desires sûrement savoir comment  
j'ai trouvé ma sœur. Folle, *Charles*,  
décidément folle. L'infortunée ne m'a  
pas reconnu. Je l'ai tenue dans mes  
bras quelques minutes ; j'ai mouillé  
son visage de mes larmes: nulle émotion,  
nulle preuve de sensibilité ne s'est ma-  
nifestée chez elle. Ses aimables amies  
assurent que le régime du docteur *Muller*  
qu'elle a commencé depuis huit jours,  
lui a déjà fait un bien visible. Elles  
lui trouvent moins d'embarras dans le  
maintien. Comme je n'ai pas vu le pire,  
je ne m'apperçois pas du mieux ; et  
quand je compare la *Fanny* d'autrefois  
avec la *Fanny* d'aujourd'hui , ah !  
mon *Charles* , mon cœur se brise ,  
et je pleure comme un enfant. *Sophia*  
s'est entièrement dévouée à l'infor-



tunée. Elle ne la quitte pas ; il semble que *Fanny* démêle l'intérêt qu'elle lui inspire , elle l'appelle *her love* [ son amour ] , et joue avec elle du matin au soir , excepté quand ses vapeurs noires la prennent ; alors elle devient mélancolique , verse souvent des larmes , et répète toujours qu'on lui a frotté la tête de ciguë. Il faut qu'elle ait aperçu l'herbe dont la vieille a exprimé le jus qui lui a causé cette horrible maladie. Monsieur *Muller* et le jeune *Andrew* prétendent qu'il y a beaucoup de ressemblance entre la plante de *harnus* et la ciguë. Un mot à-présent de ce bien aimé *Williamson*. Il en faut convenir, c'est un charmant garçon , quant à l'extérieur ; mais je ne puis dire s'il est gai , aimable , &c..... La douleur est sa constante compagne , depuis que *Fanny* et ses amies se sont établies ici. Il occupe

une chambre chez monsieur *Muller*, et passe les journées entières au *Bosky*. Jamais il ne parle à ma sœur; mais il la regarde sans cesse. N'est-il pas bien étonnant, mon ami, que l'ayant aimée comme ses lettres en font preuve, elle ne le reconnoisse pas? De tems en tems elle prononce son nom; mais jamais sans y joindre celui de *Lucy*. A propos d'elle, oh! oui elle mérite bien les éloges que *Fanny* se plaisoit à en faire. C'est une amie essentielle autant qu'agréable.

Monsieur *Worth* a écrit qu'une partie des coupables s'étoit évadée. Apparemment que les *Crafty* les auront fait avertir. Je m'en réjouis, car la vengeance ne guérit de rien. Il n'y a d'arrêté que *Macdoneld*, *Fagan* et la femme-de-chambre de *mistress Crafty*. Cette dernière en sera quitte pour quelques mois de prison. Monsieur *Worth*

( 167 )

a fait insérer dans les papiers publics qu'il y avoit eu une erreur relativement au mariage annoncé : que *miss Bromley* n'étoit et ne seroit jamais la femme de monsieur *Macdoneld*. Ce dernier a juré à monsieur *Worth* que *Fanny* étoit aussi pure que lorsqu'elle étoit tombée en son pouvoir. Voilà , mon ami , toutes les nouvelles que je puis te donner. Dieu veuille que bientôt je t'annonce le parfait rétablissement de celle que nous aimons tous. Si nos espérances sont trompées, ou retardées, je te somme de ta promesse. — Dans un mois , je serai en route. Ce sont tes propres paroles ; je suis trop intéressée à m'en souvenir , pour les avoir oubliées. Adieu , mon *Charles* , à toi pour la vie.

*Louisa CREVEN.*



---

LETTRE LVIII.

*De l'honorable mistress Butler à miss  
Kellermann.*

IRLANDE.

*De Paradise-Park.*

Nous sommes toujours ici , ma chère *Henriette* , et je crois que si nous n'en partons que quand l'ennui y arrivera , quelques siècles pourront nous y retrouver. Abondance de bien ne nuit pas , disent les Français ; il faut que cela soit vrai , car nous étions bien entre nous ; il nous est venu du monde , et nous sommes toujours bien. Vous remarquerez , ma sœur , que je ne dis pas que nous sommes mieux , parce que ce mieux nous avoit gagnées avant l'augmentation

l'augmentation de compagnie. Votre lettre m'a trouvée hier faisant les honneurs d'une fête champêtre que *milady L...* a donnée pour le *birth day* [ l'anniversaire de la naissance ] de son mari ; et comme ses occupations de nourrice ne lui permettent pas de s'absenter de la *nurcery*, [ chambre où se tient la nourrice ], je me suis chargée avec plaisir de recevoir le monde, et d'être maîtresse de cérémonie. D'après ce grand mot, vous croyez peut-être, *Henriette*, qu'il étoit question d'arranger les danses, de nommer les danseurs et danseuses : rien de tout cela ; on s'est choisi chacun suivant son inclination. On n'a point introduit de cotillons. Ainsi les *country dances* [ contre-danses ou colonnes ], se forment d'elles-mêmes. Vous vous attendez à des détails à perte de vue sur la parure des dames et l'élégance

des cavaliers. *Henriette*, n'ai-je pas dit plus haut que c'étoit une fête champêtre ? — Eh bien ! *Eléonore*, vous étiez toutes en bergeres ; un juste de taffetas blanc, jupon de même ; des rubans à profusion ; et des fleurs artificielles entre-mêlées avec des plumes. — Dans votre supposition, ma sœur, je vous compare aux peintres des vieilles coquettes ; afin de mériter leurs bonnes grâces, ils embellissent tellement leurs ouvrages, que l'on auroit peine à y trouver de la ressemblance. De même ici nous parlons d'un bal villageois, et ne voilà-t-il pas que vous habillez nos paysannes justement comme nos petites maîtresses, en habit de coquette. Vous aimez les détails de toilette, en voici : la convention étoit d'être toutes vêtues de même juste, et jupon de toile blanche ; une ceinture de ruban gros verd ; un chapeau de paille jaune



avec une couronne de roses. Nous avons choisi quarante des plus jolies paysannes des villages des environs , et autant de jeunes garçons. Douze dames ou demoiselles et douze messieurs se mêlèrent au groupe rustique. *Milady L....* avoit fait construire une grande baraque en planche qu'on avoit décorée avec goût , et simplicité. Elle étoit séparée par le milieu ; une moitié faisoit salle du bal , et dans l'autre les tables étoient dressées , et couvertes de tout ce que la saison peut offrir de plus recherché. Jamais je n'ai passé une soirée plus agréablement ; et plus d'une fois j'ai dit à *Butler* : pourquoi *Henriette* n'est-elle pas ici ? Elle auroit du plaisir , et cela doubleroit le mien. Vous pensez bien, ma sœur , que je n'ai point oublié la jeune *Clara* dans notre fête : c'étoit une excuse pour retourner à la chau-

mière, et je me serois bien gardé de la laisser échapper. Mes instances, mes prières n'ont pu obtenir ce que je désirois. — *Clara* a obstinément refusé de partager la joie de ses semblables. Sa mauvaise santé et la douleur qui lui reste de son entorse, furent ses excuses. Il fallut bien me désister. Je suis plus que jamais persuadée, *Henriette*, que cette superbe fille s'est imposée un caractère qui n'est pas le sien. L'héritière de soixante mille livres *sterlings*, à qui l'on a donné la meilleure éducation, ne se comporteroit pas avec plus de décence et de noblesse. En la considérant sous l'humble chaume qu'elle habite, je me figurai voir un joyau d'une grande valeur au doigt d'un mendiant. Vous voyez que mon goût pour les comparaisons ne m'a pas passé. En vérité, celle-ci est une des plus justes que

j'aye encore faites. *Milord Lée* me tourmente pour le conduire à la chaumière. Il faudroit pour cela que *Clara* le permit; car, je n'oserai pas agir vis-à-vis d'elle avec la liberté que sa situation semble devoir inspirer. En la quittant l'autre jour, sans presque m'en appercevoir, je me surpris lui faisant une révérence, comme on a coutume d'en faire à ses égaux avec qui l'on n'est pas en grande familiarité. On m'interrompt,..... *Milady* m'attend pour prendre le thé..... Nous n'avions pas encore bu notre première tasse, lorsque *milord L....* qui étoit allé faire un tour à cheval, rentra; il étoit accompagné d'un jeune homme qu'il nous présenta sous le nom de *Sandish*. Il paroît qu'un même motif les avoit fait sortir. Ils se rencontrèrent, se reconnurent; et comme ils étoient plus près de *Paradise-*



*Park* que de *Down-Hill*, [ terre où monsieur *Sandish* est avec son oncle, le *duke Jloward* ] *Milord L.....* a proposé au jeune homme de venir prendre le thé chez nous. Après mon *Charles*, ma chère *Henriette*, monsieur *Sandish* est le mieux fait, et le plus beau garçon que je connoisse. Ah! ma sœur, que n'êtes-vous ici? bientôt il ne seroit plus question de cette indifférence tenace qui est le seul défaut que je vous connoisse. Vers les sept heures et demie le visiteur s'est en allé; et avant l'heure du souper je suis venue terminer ma lettre, et assurer ma charmaute sœur de ma sincère amitié.

*Eléonore BUTLER.*

---

LET T R E L I X.

*De l'honorable Edmund Sandish à sir  
Richard Barry.*

I R L A N D E.

*De Down Hill.*

OUI, mon cher *Richard*, la *Fanny Bromley*, à qui l'horrible aventure dont tu me parles est arrivée, est précisément la sœur de cette *Charlotte*, tant regrettée par moi, et si peu digne de l'être. Tu devrois te rappeler que je t'écrivis dans le tems que la plus jeune des trois sœurs étoit allé recueillir un héritage en *Irlande*. Infortunée, elle ne prévoyoit guères alors que cette augmentation de fortune seroit la cause du plus grand des malheurs. Tu me mandes qu'elle a tout-à-fait

perdu la raison ; mais sûrement on s'occupe des moyens de la guérir. Dieu veuille ! oh , dieu veuille que l'on y réussisse ; *Charlotte* aime ses secours à l'adoration ; quand elle apprendra ce funeste accident , il n'y aura plus de bonheur pour elle. Mon amie , je ne l'estime plus ; mais je mourrois de chagrin , si je la savois malheureuse.

Mon oncle est tout-à-fait rétabli de sa maladie ; mais sa tristesse ne le quittera qu'au tombeau. Hélas ! je ne connoissois que la moitié de ses pertes. Une *filli* qu'il avoit , et qui lui étoit bien chère , quoiqu'il ne l'eût pas vue depuis quelques années , lui a aussi été enlevée : comme je ne lui avois jamais entendu parler de cette fille , je lui marquai un peu de surprise. — Mon cher *Sandish* , me dit-il en me serrant la main , ton oncle est bien malheureux , mais c'est un juste châ-



timent du ciel , parce qu'il fut coupable ; cependant dieu m'est témoin que je le fus innocemment , ou pour mieux dire , je ne croyois pas le devenir. Mon *Edmund* , tu mérites mon amitié et ma confiance ; quand je serai un peu plus fort , je te ferai les détails d'une vie continuellement traversée par les circonstances les plus malheureuses. Qui donc pourra se croire exempt des reproches de sa conscience , puisque le généralement estimé *Duke Howard* n'est pas content de lui-même ? Quoique l'amitié , qui m'unit à toi depuis nos jours d'école , soit d'un genre à ne me permettre de te faire aucun secret , je te manderai ce que mon oncle m'aura confié au préalable que je lui en aurai avant demandé la permission ; car les secrets d'autrui ne m'appartenant pas , ce seroit une infidélité d'en disposer comme de son

( 178 )

propre bien ! Adieu mon cher *Barry*,  
j'espere que tu ne me laisseras pas  
ignorer le jour où tu changeras d'état.  
A propos de changement, il faut qu'il  
s'en soit fait un total dans ton cœur,  
pour t'avoir si vite décidé à prendre  
une femme pour ta vie. Tu me mandes  
que la demoiselle est riche, mais pas  
un mot de sa figure, de son esprit.  
Dis-moi, est-ce donc avec un lingot  
que tu te maries. Je suis comme tou-  
jours ton serviteur et ami,

*Edmund SANDISH.*



LETTRE LX.

De la *right honorable* Lady Creven  
au *right honorable* Lord Creven.

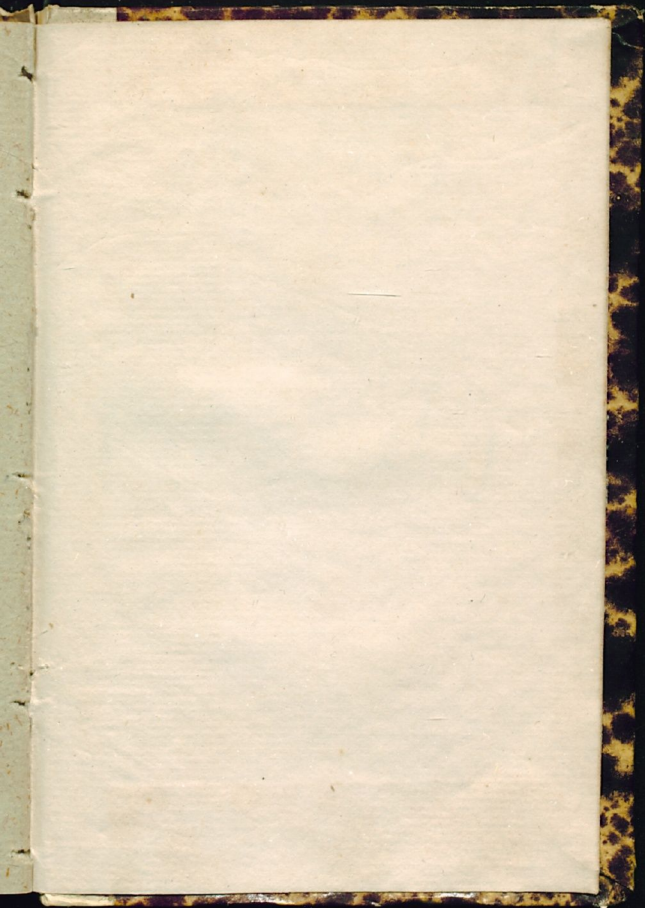
ANGLETERRE.

De Bosky.

O mon cher *Charles* ! Monsieur *Muller* sera le sauveur de notre *Fanny*. Tu penses sans doute que cette exclamation va me conduire à t'annoncer sa parfaite guérison ; non , mon ami , pas encore ; mais nous avons tout lieu d'espérer que bientôt cet heureux évènement prendra place. La folie de ma sœur est d'un tout autre genre ; elle n'a plus cette gaieté qui nous attristoit au dernier point. A présent elle est *sérieuse* , silencieuse et pleure souvent ; ses larmes la sauveront , dit



le docteur, et effectivement quand elle en a beaucoup versé, son maintien est plus constant; son air plus calme, et son regard moins égaré. Elle a pris un goût décidé pour la promenade; mais elle ne veut jamais qu'aucun de nous, excepté *Sophia*, l'accompagne: alors elle prend son bras et parcourt le jardin, avec cette légèreté et ces graces que nous admirions tant autrefois dans sa marche. Quand elle s'est beaucoup fatiguée, elle se repose dans un *Bosky* qui termine le jardin, et qui borde une petite riviere; là elle s'assied sur un siege qu'on y a fait porter, et y reste jusqu'à la nuit; puis elle reprend le bras de *Sophia*, et revient doucement à la maison. Elle nous fait compagnie jusqu'à huit heures; jamais plutôt, jamais plus tard: d'elle-même elle se retire dans sa chambre, quand la pendule sonne huit heures.





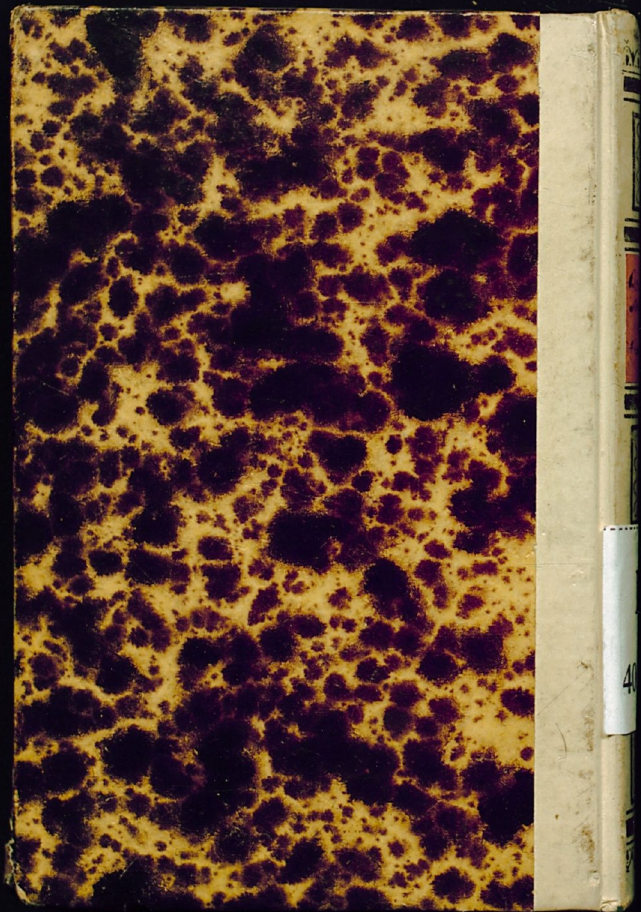


S'2349(2)

S

AL-S 2349(2)

DE 4055 m







LES  
TROIS SŒURS  
ET  
LA FOLIE  
GUÉRIE PAR L'AMOUR,  
OU  
LES HEUREUX EFFETS  
DE  
L'AMOUR FILIAL.

*Il n'est point d'asyle*



Farbkarte #13

B.I.G.

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

